

*Cerises & thé vert au Lac de Mystériade*



## *Licence Creative Commons*

Vous êtes libre de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 2.0  
France

*Termes de la licence :* <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

*Contrat détaillé :* <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/legalcode>

Marc Bosche. Copyright 1988-1994-2007.

*Some rights reserved*, licence Creative Commons 2.0

Les textes de cet ouvrage ont été préalablement publiés sous le titre  
“Les Trombes du Silence”.

ISSN 1159-876X

ISBN 2-9506443-9-2

Marc Bosche

Cerises & thé vert  
au Lac de  
Mystériade

*Œuvre de jeunesse en prose rythmée*

## *Ressources sur Internet*

Site personnel de l'auteur :

Portail multimédia Marc Bosche :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/>

Autres livres de l'auteur en texte intégral

Avec la Licence Creative Commons :

[http://marc-bosche.pros.orange.fr/menu5\\_page10.html](http://marc-bosche.pros.orange.fr/menu5_page10.html)

<http://anthropologieinterculturelle.googlepages.com/home>

Chez Google Books / Recherche de Livres Google (France) :

[http://books.google.fr/books?q=Marc+Bosche&btnG=Chercher+  
des+livres](http://books.google.fr/books?q=Marc+Bosche&btnG=Chercher+des+livres)

Articles en ligne

<http://articlesmarcbosche.googlepages.com/home>

Contact auteur

Email : <http://marc-bosche.pros.orange.fr/27.html>

*“C’est elle la lumière ainsi que l’âme intime de la vie, que respire l’univers géant des astres inlassables, et il nage en dansant dans l’azur de ses flots ; c’est elle que respirent l’étincelante pierre en éternel repos, et la plante méditative qui est toute succion, et le sauvage, l’ardent, le multiforme animal, - mais plus que tous encore le magnifique étranger avec ses yeux pensifs, sa démarche sans poids et ses lèvres mélodieuses, délicatement closes.”*

Novalis, “Hymnes à la nuit “, 1800.



*Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes  
Et les ressacs et les courants je sais le soir,  
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes  
Et j 'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !*

Arthur Rimbaud

*Il ne voyait cependant que la seule fleur bleue, et avec une  
tendresse qu'on ne saurait dire, il attacha ses regards sur  
elle.*

Novalis

## PROLOGUE

**P**ourquoi s'empresse de mettre par écrit ce recueil de prose poétique plein des étourderies, des balourdises, et des maladroites d'un écrivain en herbe. Raymond Radiguet l'a écrit : certains êtres ont l'impression de n'avoir que quelques années ; pris par le temps, ils mettent les bouchées doubles. Les imperfections seront à l'image de la plume impatiente.

Ce livre n'est pas parfait, le lecteur le verra de suite. Il est grandiloquent, plein de redondances stylistiques. Ce sont des cahiers. Vierges, première pression. On y lit les « vanités » d'un être qui se veut si grand qu'il gratte le ciel. Et dont le butoir est l'espoir et la crainte se nourrissant l'un l'autre.

Alors pourquoi publier ? D'abord parce que ça me donne de la joie. Ensuite parce que c'est un témoignage d'aujourd'hui, et

celui d'une métamorphose à laquelle beaucoup d'entre nous ne souhaitent pas *encore* être invités. C'est bon d'appeler ainsi à la trompette.

C'est l'enfance, à laquelle je me suis éternellement attardé, qui permet de faire le pont entre l'antique et le neuf. Vous verrez aussi les voiles d'un être bien ordinaire à la fin de ce deuxième millénaire : l'attachement, la peur, la violence, la rébellion sans issue, l'expérience de la liberté... Et la modestie ? Je n'ai pas le temps !

C'est à cette minéralogie d'une époque que le lecteur est convié : un peu de charbon, un peu d'or, quelques gemmes de vive couleur, et un peu de fer, d'étain, là une trace d'ambre, ici un fossile de coquillage. C'est tout cela que contient le silence de ces pages.

Ne lisez pas tout à la fois ! Quelle indigestion ! Un peu par ci, un peu par là. Ça se papillonne. C'est mon ego, il est cassé là, sur cet autel de papier, et je l'offre, car peut-être, il n'est plus besoin de tant de passion. De tant de moi, moi, moi. Juste de l'écoute. Ce livre est venu juste avant l'époque de l'écoute. Il est encore plein des échos de l'ego. Une porte s'est-elle ouverte ? Le lecteur en jugera.

J'ai écrit chaque texte dans des conditions particulières. Le lieu donnait l'énergie d'ouverture. Une tasse de thé, la présence d'eaux thermales, des Himalaya ou de la mer, en étaient les catalyseurs. Cette expérience est très étonnante pour moi, même aujourd'hui. Et lorsque l'inspiration arrivait, il fallait vite tout écrire avant qu'elle ne s'en aille. Tout mon être en était vivifié, comme par un supplément. J'ai reçu ces textes sans savoir, une ligne avant, ce que contiendrait la ligne suivante. Comme s'ils déferlaient sans bruit de quelque part, comme des *trombes de silence*.

Ainsi ce livre est-il nostalgie d'un âge d'or, pur et limpide, où l'humain vibrait avec l'esprit, et promesse d'un âge à venir qui espère que cette lumière se déploiera de nouveau. Si ce redéploiement doit arriver, ce sera désormais par *l'individu*, au plus intime de son être conscient. C'est par cet aspect individualisé que c'est neuf. Je suis l'un de ces fils, héritier et dépositaire à la fois, comme toi, lecteur, de cette belle promesse.

*Tant de vent dans mon coeur et de vague à mon âme...*

*Tant d'espoir et des mots qui le disent, tant de cri, de rire...*

Aujourd'hui les cultures, les arts, les religions et la modernité, tels qu'ils sont compris et tels qu'ils ont évolué, semblent un peu finissants. Leur potentiel d'évolution s'est sans doute quasiment épuisé. Ainsi, près d'ici, Paris, cité touristique, s'affirme comme la capitale littéraire de l'autofiction, à défaut de révéler la cité des lumières. Sa littérature romanesque officielle est aussi ville morte. Meubles vermoulus qui finiront, un jour ou l'autre, au feu. Le livre, ainsi que la ville, sont à réinventer comme une source d'énergie, une bénédiction. Soyons patients.

Mais il n'y a pas qu'ici. Il est aujourd'hui partout difficile d'innover, d'aller plus loin que les programmes établis, que les vues habituelles, que les notables quinquagénaires attachés à leurs privilèges. Les blocages actuels du monde annoncent la décadence, sinon la fin, des autorités extérieures qui décidaient pour nous le bien et l'ordre. Les églises sont des souvenirs ; les

états, des ombres, ou plutôt des machines, vidées de substance. En général les institutions en viennent au dessèchement.

Qu'est-ce qui est en train de naître ? Serait-ce l'aube du "*je suis*" ? Ce mouvement intime de l'être, de chaque être, est possibilité de communion avec le "*je* " de chacun, étant de la même nature. L'humanité n'arrive-t-elle pas ainsi à l'âge d'homme : celui de la conscience de sa responsabilité individuelle ? C'est une naissance ! C'est aussi, d'un autre point de vue, le tout début de la maturité du peuple de la terre qui a, au fond de lui, de moins en moins besoin que l'autorité morale du juge, du soldat, de l'esthète, et du prêtre se substitue(nt) à la sienne.

Le "*je suis*" est imputé conceptuellement, comme le moi ordinaire, sur un ensemble d'agréats : formes, sensations, reconnaissances, pensées, conscience mentale. On l'appelle souvent le *moi supérieur*, pour le différencier de ce moi ordinaire ou ego. On pourrait dire que c'est une forme affinée de la *conscience de soi* qui se contemple aussi en l'autre... Cette entité, au sens conventionnel, et cette imputation conceptuelle opérée sur une base d'agréats, au sens ultime, fait la curieuse expérience de se reconnaître construction aussi illusoire que le rêve. Elle en assume avec humour la responsabilité : j'existe par la conjonction de facteurs, donc je n'existe pas tout à fait. Le "*je suis*" est épris de liberté, de détachement et de douceur. Il a pour principe d'abandonner l'avidité, l'agressivité et même l'ignorance. Il accepte de voir le beau, le bien, le bon, au sein même de ces illusions mobiles qu'il appelle vie, humanité, univers, et en communion avec eux. Il ne s'appartient pas, du moins tout à fait. La vie, l'humanité et l'univers sont à lui, car il est la vie-même. "*Je suis*" est partout à la maison.

L'humanité renaît-elle ainsi, que c'est au niveau de l'individu et par lui. La renaissance des civilisations s'opère ainsi d'un être vers l'autre, c'est ce fin maillage qui tissera sans doute la collectivité de demain. La nouvelle unité pertinente, c'est l'individu renaissant. Non la collectivité préexistante. Non l'institution, fût-elle sacrée.

C'est l'heure de se réconcilier avec les règnes de la nature : minéral, végétal, animal, humain, ainsi qu'avec leurs plans plus subtils ou invisibles, peut-être, s'ils existent. C'est l'heure de redécouvrir la magie subtile des relations vivantes. La douceur.

Nous sommes dans l'intervalle entre une antique sagesse venue de l'Inde puis du Moyen Orient qui s'absorbe progressivement en l'humanité, et un amour qui grandit sur la terre en chaque être, révélation progressive.

Alors un jour la beauté, la lumière, et la paix jailliront-elles à la face ébahie de l'ancien monde, dont les ombres puissantes constituent autant d'exercices pratiques - illusions à dépasser - de l'école de la vie ? Je n'en serais pas surpris.

Mais d'ici-là, quelques souffrances s'annoncent. On découvre déjà les formes actualisées de l'ombre, et on reconnaît de mieux en mieux ses adeptes *volontaires* et ses adeptes *malgré eux*. On les reconnaît à leur fruit : les premiers à leur goût de la manipulation et tous à leur motivation de profit personnel. Bien entendu c'est notre propre part d'ombre qu'il s'agit de voir, ces manifestations extérieures sont comme un rappel.

Aujourd'hui il est parfois utile de savoir éteindre le feu de la télévision (tourner les boutons, "clic", c'est simple), et de fermer

le journal qui aplatit le monde, avant l'indigestion de nouvelles. Ces simulacres de vie agitent en soi les émotions du voyeur. Il est essentiel de trouver le temps de se reposer un instant au sein même de l'expérience quotidienne. De considérer si son travail est accompli de manière positive. D'alléger sa vie de ses fardeaux factices en la simplifiant. D'établir la distance nécessaire vis-à-vis de la pression sociale, qui étouffe l'individuel. Bref : de "poser les excédents de bagage ". C'est l'heure de vivre ses rêves. Rêve lucide. C'est l'heure de la générosité. Elle commence avec soi.

*Note de 2008 : Ce prologue et cette « œuvre de jeunesse » qui suit ont été écrits dans les années 80 et 90 du dernier siècle à Carnoux-en-Provence (Bouches-du-Rhône), Heliopolis (île du Levant, Var), Marcouyeux, Marcillac-la-Croisille, La Roche-Canillac et à Tulle (Corrèze), à Séoul, aux sources chaudes de Toksan Onchon, à Kanghwa-do (Corée du Sud), Sarnath (Inde), à Pokhara (Népal), à Cergy et Gouzangrez (Val d'Oise), Alger, et Lausanne.*

## LE RETOUR DU JARDINIER

Dans le verger poussait, il y a bien longtemps, tant d'arbres aux bois parfumés dont les fruits exquis embaumaient le ciel : pêches magiques, pommes d'éternité, mangues du soleil, poires de Vénus.

Le jardinier qui prenait soin de cette contrée bénie était parti. Il avait perdu jusqu'à la mémoire de son travail, de sa nature de jardinier.

Les herbes folles avaient envahi les espaliers, la treille ne donnait plus de grappes vermeilles à ses frivoles ramures désordonnées. On avait oublié jusqu'à l'existence de ce coin d'amour où surgissaient des branchages doux les fruits au goût de miel.

Puis le jardinier s'est souvenu. Il s'est souvenu que, quelque part entre le ciel et la glaise, attendait, perdu sous les herbes folles, un jardin sauvage qu'il connaissait depuis longtemps, car il en avait taillé les persimoniers, arrosé les jambosiers, et greffé les merisiers. Il est revenu, a poussé la vieille porte et, dans la jungle de ce verger abandonné, intouché comme un livre d'heures, il s'est promis de rendre à cet espace sa beauté et l'abondance de ses fruits sucrés.

Avec les jours qui se lèvent il s'est mis au travail. Avec les nuits qui montent au firmament de ses rêves, il retrouve les allées de

son coeur. Et tout ce labeur signe son espoir et sa peine. Ses pas avancent plus profondément dans la géométrie secrète de ce jardin, parmi les essences vierges qu'il abrite. En ses bras et ses jambes s'éveille, à chaque pas sur la sente fraîche, le sens de leur travail. Il redonne vie, en les éveillant, aux allées ombragées qui le parcourent, quand il pose ses pieds nus sur la sente mystérieuse. Et, sous la mousse du temps perdu, dix carrés d'arbres se révèlent dans leur ordre parfait, tel un mandala aux douces senteurs, que la nature aurait consenti à animer, et dans chacun sept arbres sommeillent encor. Et, sur cette terre d'éveil oubliée, il laboure doucement, il taille délicatement, il désherbe avec amour pour que les haies portent de nouveau rutilantes leurs baies vermeilles, que les fruitiers rayonnent de fruits dorés.

Il chérit déjà le moment de porter à son côté la corbeille d'osier blond, pour l'emplir de la récolte qu'il porte en son coeur, sans pouvoir encor la reconnaître.

Un jour il pourra en manger les fruits, puis les faire partager...

## VACANCE

Une sensation d'espace, une fraîcheur dans l'air, une douceur inhabituelle du climat intérieur. La disponibilité de l'instant, et une brume bleutée, imperceptible, qui parfume l'éther.

Tes pas se sont alanguis, ton visage se tourne volontiers vers les gamins qui jouent, soudain, dans le parc verdoyant de soleil doré. Il y a des jeux de ballons, des pépiements d'oiseaux, et le timbre d'un instrument de musique qui vient d'une maison, où s'ouvre doucement une fenêtre. La paix t'envahit, surprise sereine, et ton cœur sent le vague frisson du printemps qui l'enfièvre de son bonheur. Il y a des êtres qui travaillent, un sourire flotte sur leurs lèvres aimables. On te regarde et quelqu'un te dit : "bonjour !".

La vie s'est faite exquise, nectar discret qui s'exhale le long de ta colonne vertébrale, pour t'envahir de son mystère, qui découvre sa beauté, et de chaque autre instant qui lui succède.

Ta solitude s'est muée en pure promenade, en confiance intérieure, qui dialogue doucement, en sa source unie. Une flûte rose veloute ton âme, et un froissement de brise pénètre ta chevelure, à sa fraîcheur abandonnée.

Tu es en vacance, ouvert comme la rose, exhalant ton être, parfumé, parfumant, nuance qui promène sa douceur.

Tu es ainsi, uni au fil ténu de la présence, à toi contant ton bonheur et le diffusant, verte senteur, aux pierres, aux feuilles, aux promeneurs qui t'entourent de leur sourire.

Le voyage fantastique de ton quotidien a commencé au coin du R.E.R., où une vendeuse de crêpes chaudes a tourné son visage vers toi. Un frisson s'est glissé entre toi et le parterre de pensées mauves qui humait l'air sauvage. Une odeur de pain celle d'un potage parfumant un morceau de ton ciel, ont fécondé l'épanchement de ta reconnaissance, pour ce jour, onde de vie aimable.

L'aventure était en toi, elle recommence à l'instant où le lieu, le moment et ton être convergent. Tu es en vacance, méditative tête que le vent ébouriffe de sa complicité.

## LA DOUCEUR DE LA MAJESTÉ (PÈLERINAGE EN VEXIN FRANÇAIS)

Il est un émoi très doux, une France si discrète qu'elle s'envole avec la brise. Il est un lieu si vert que chantent les merles au bec jaune. Un espace vallonné de sources et paisible. Une île de bien-être au coeur d'un hexagone de douceur. Il est, ce lieu, le Vexin français, couronne de majesté d'une royauté déserte en apparence et présente en filigrane.

D'Ambleville à Gouzangrez court le rêve d'hommes de paix. De Vigny à Grisy chante l'oiseau royal au plumage d'azur. Il est un lys qui pousse en ces vallées de plénitude. Il est un pâturage qui ressemble à la France. Il est un joyau qui ne se porte qu'au cap couronné, Vexin français.

Tant d'églises solides pointent leur flèche écriue vers le ciel, tant de placettes cèdent doucement à la verdure, tant de chemins méandrent de val en source, tant de lieux se répondent d'un champ à un autre chant. Il est une douceur qui célèbre Marie. Il est un linceul de brume qui se lève parfois sur les buis. Il est une nuance d'azur qui enchante même les roses. Il est des murs de pierre taillée qui parlent à la tuile. Il est une capitale, discrète et couronnée de champs, il est un bocage secret parsemé de secrets. Il est une France légère autant qu'elle est profonde.

Vexin, de Magny à Averse tu cours, soie immobile, étoffe parfumée de sainteté

Et ton peuple est digne et doux, sensibles citoyens qui murmurent dans les ruelles villageoises, femmes qui rentrent du champ auréolées de gloire, dieux qui se cachent derrière les croix taillées de pierre, au carrefour des allées cavalières. Et des chevelures châtain clair, des regards vifs, doux éclairs, vient le souvenir des fêtes mariales qui faisaient pleurer les mères et sourire les vitraux de lumière. Il y a ici un souvenir très tendre qui ne pèse pas sur les êtres, mais leur confère une gravité sereine, un équilibre dans le courant des événements et des choses fluctuantes du quotidien. Tu peux l'appeler Vexin.

Et si Henri IV s'exclama à Wi : "Oh, le joli village ! ", c'est peut-être aussi que, oui, le village était joli. Même s'il ne reste qu'un souffle d'amour de ce souvenir, même si la joliesse de Wi n'est qu'une écharpe de pâquerettes sauvages à la sortie d'un chemin vert, tu peux croire Henri qui s'ouvrait à cet espace, tu peux croire à sa sincérité, à sa surprise, à la confusion de son cœur surpris de douceur.

Et la joliesse, émanation souvent négligée dans un univers dur, semble bien rayonner partout ici. Les paysages de Vexin sont jolis, les bocages aussi, les roseraies dans les jardins alanguis enfin. La joliesse fleurit d'Arthies à Menucourt et, transparente, se cache, pudique, sous le voile de la mesure et de l'oubli, de la nature. Oui, le Vexin cache sa noblesse dans la discrétion des champs de blé et dans l'ordinaire de pâturages silencieux sous le ciel. Oui, la noblesse ici, se fait nuance, et seuls les chevaux pur-sang te rappellent à l'aristocratie des cœurs qui s'ouvrèrent ici.

Vexin, arôme de lierre, fleur de mauve. Nuance d'iris et regard clair. Vallée qui se garde de la rumeur des siècles, maisons de

calcaire apaisées comme une onde, tu attends le retour d'un roi qui existe, éternel, et jamais ne s'en va. Ton suzerain bien-aimé, tu le chéris depuis longtemps déjà, et ta prière vers lui monte, encens doré, comme tes champs de froment qui ondoient. Brise coupable d'aimer trop fort la sainteté qui attend que l'heure sonne au portail tranquille des églises qui dorment. Peuple de blondeur, caché dans l'opale des jardins potagers, où bruissent les échos d'un silence factice, peuplé de chants d'oiseaux, du frémissement de petits lézards gris et de la rose rouge qui respire, extasiée de sacrifice. Cœur de France, couronne fleurie, tu es le couronnement de Marie, Vexin adoré de l'oubli.

## LE SOUFFLE D'APRÈS-MIDI

Juste un souffle, à peine une brise qui pousse les brins de pelouse l'un contre l'autre. Juste ce bruit de silence qui s'émeut, immense, en l'après midi qui ronronne. Et cette paix qui reste là, comme un instant qui s'abandonne à l'instant qui suivra, paisible talisman qui gît sur les marches du temps.

Et tu penses un moment à te faire plus petit encor, grain de silence dans l'immense champ d'émeraude. Tu te désires grain éternel qui s'étend sur la plage, tissée de soleil, ivre de la mer qui s'en éprend, rythme inaltéré, rythme inaltérable.

Comme une sieste qui plonge les branchages paresseux sous la double étreinte d'en haut et d'en bas, entre les nuages qui y accrochent leurs ailes et la terre vibrante qui mange leurs racines versatiles.

Sur la route chauffée par la déroute des travaux du matin, il y a comme une poudre d'éternité. À moins que ce ne soit qu'un peu de la poussière chaude que le vent récolte dans sa hotte d'aménité.

Comme un son impalpable qui pousse, dans la transe du sommeil, même les oiseaux de passage. Et il y a des rêves qui se tissent, pas toujours d'innocence, dans les interstices de ce monde qui se laisse aspirer dans l'aura de la nuit du dedans. Et elle répond doucement au plein jour du dehors...

Une source qui coule se prend à vagabonder, insolente de son cristal tintant, seule, face au vent, bougon et débonnaire, qui l'ignore un peu. Parfois il entre dans son jeu de flûte aquatique et pousse la guirlande de diamant un peu plus loin dans ce lit où un ruisseau l'aspire inlassablement.

Et sur la colline qui se pâme, où les ramiers nettoient leur plume en la grattant négligemment de la pointe du bec, il y a comme un rayonnement invisible. Un déva au corps d'éther étend ses ailes promises à la nature. Entre deux rêves, celle-ci s'ouvre un peu plus à sa caresse, douce comme une pluie de lumière.

Il y a comme un déploiement satisfait d'être en vie. Il provient de toute chose et empreint sa voisine de l'abondance paresseuse qui en déborde, source chaleureuse et paisible.

Comme un pas de danse si léger qu'on en oublie qu'on dormait. Si doux, que l'air qui pulse, frêle échassier aux ailes d'or, frémit d'en sentir le battement régulier. Sur la colline, oui, au creux intime de la vallée, il se passe quelque chose de frugal et d'indifférent. Quelque chose de doux et de royal. Comme un débordement du silence. Comme un air mordoré qui attrape les papillons dans son parfum. Et, dans l'aubade qui en naît, d'autres dévas translucides viennent tranquillement se baigner et auréoler, de leur fréquence élevée, l'ouverture qui se fait en le corps dense de la nature.

Sur un pont un pêcheur s'est heureusement endormi sous un chapeau de paille dorée. La ligne fend l'onde qui circule, de l'étrave en fil, tendue de son hameçon frais. Des poissons métalloïdes, agiles anguilles où fiers brochets, laissent l'onde froide caresser leurs écailles de son arc-en-ciel. Même la fraîcheur du ruisseau échappe à peine au sommeil qui s'éprend de toute chose, en cette après-midi qui s'étire vers la nuit en

filigrane. Oui, il se passe quelque chose. Une fée voluptueuse a jeté un aimable sortilège, comme une poignée de sable maudit, parfumé d'essences. Oui, la fée de l'après-midi a éteint les volontés du matin, a endormi les consciences tendues vers l'accomplissement. Elle les a plongées, la fée malicieuse, dans une transe où le plaisir se dispute les âmes à l'inconscience. Et le sommeil qui pulse envoie chacune dans son monde, l'unit à sa patrie d'origine. La Terre se déserte des âmes et il ne reste plus que des corps qui ronflent en pleine extase.

Mais là, deux amoureux s'enlacent, unis profondément en leurs corps qui s'abandonnent à la paille chaude qui les pique doucement. Leurs baisers sont comme l'étreinte des animaux à la saison des amours : pur acte dénué de jugement. Et la vague de plaisir qui les saisit appartient à l'océan d'un autre monde et vient s'égarer en celui-ci pour un temps, près des vignes blondes et des champs gorgés de grain ondoyant sous la brise.

Même le pèlerin s'est assoupi au pied d'un cèdre et la fée diabolique le tente de maints rêves de beauté. Il y cède bien volontiers, car l'heure sonne l'abandon et l'union des différences en l'indifférence qui dort.

Seuls les anges courent ici et là, envoyant aux tout petits qui s'étirent entre les draps blancs, des pensées d'innocence et les images de leurs devoirs pour le soir qui approche. Seuls, les dévas paisibles contemplent l'humanité dévastée de plénitude qui communie en l'extase de ne pas être et se confie à leurs esprits plus éveillés.

Et le ruisseau médite sous l'herbe qui se goutte de cristal... Et les amants repus de caresse s'endorment, enfin. Bientôt, le pèlerin reprendra la route... Et, bientôt, ce sera le temps de revenir au monde le connaître.

## PEUPLIER

La brise s'est faite étreinte, et son pollen attise l'émoi d'âmes solitaires. Une lumière exquise s'est posée sur le parc. Le peuplier rêve qu'il s'endort, et s'éveille. Un printemps tonne sur les fleurs maraîchères. Les pensées ondulent sous sa brise. L'eau du canal frissonne, exquise et jaillit dans la fontaine qui murmure, innocente. L'heure s'est faite durée. Elle s'étend sur les herbes qui chavirent. Et là-haut, toujours seuls, deux peupliers pleurent sur ce printemps qui broie leur orgueil.

La victoire du printemps est totale. Sa foudre a magnétisé jusqu'à l'eau qui coule, cascades douces, et à la sève qui se laisse boire par les végétaux assoiffés de croître. Même les enfants sont devenus sauvages, et frissonnent aussi, blondes têtes volages sous la caresse du temps et la plénitude de l'espace. Oui, même les sentiments sont cette vague qui fait déborder l'âme, bleuet, myosotis, pervenche et lilas. Les étudiants se parlent en confidences propices. Les vieillards rajeunissent. Les souvenirs affluent sur l'écran du soleil.

Et cette lumière insolente qui jaillit partout, à profusion, pour éclairer jusqu'à la pénombre où se cachent les éléphants blancs de l'hiver, chassés de sa demeure austère par les cygnes au coeur de joie. Et cette brise chaude qui pulse agite jusqu'aux molécules secrètes de nos êtres, alanguis et agacés par une

mystérieuse promesse. Tout est rené, jusqu'à notre tristesse qui s'épanche sur les flancs chastes de la joie. Nous nous sommes réuni avec nous-même, curieux narcisses au coeur d'or. Et chacun rêve de l'instant qui vient, source vagabonde.

Il y a un je ne sais quoi qui danse dans l'air et qui fait tomber le crayon des doigts du professeur, qui fait se retourner la nonne, et trébucher un peu le facteur. Un je ne sais quoi subversif qui alanguit les employés derrière leurs bureaux de bois, et frémir le livreur sur sa vespa. Une étreinte terrible, coeur de velours, doigt de cristal fluide, nous enserre de sa chaleur. Et nous ne pouvons nous en dégager. Rêve, rêve. Une douceur inattendue au front de la dureté des existences.

Comme un souvenir d'Inde, comme un Sarnath qui se dresserait à nouveau, dans la splendeur de l'empereur Ashoka. Comme un mystère qui nous replonge à la source du temps et à tous les printemps qu'elle égrène, farceuse fée au coeur d'ébène. Une nuance s'est faite nuance parmi les fleurs. Elle se cache dans les massifs du parc pour mieux attaquer le promeneur de sa senteur exquise, de son désir et de sa peur muée en joie. Elle attache, cette nuance exquise, chaque passant qui s'assoit un instant, sur le banc de bois, en bras de chemise.

Et demain le muguet fleurira au revers des blouses. Les clochettes de nacre signeront le retour de Wesak. L'union de l'Orient et de l'Occident en l'équinoxe. Oui, le parc est devenu un coin de ciel posé sur la pelouse des saisons. Une joie sereine féconde les êtres qui passent, victimes sereines de cette croissance de la vie. Et il y a une qualité de silence pleine de sous-entendus délicieux, où les rires percent, edelweiss mystérieux. Et jusqu'aux heures qui s'égrènent éparpillent un pollen inconnaissable, nouveauté des nouveautés au coeur de l'existence qui s'y abandonne. La douceur s'est faite cruelle.

Mais nous nous abandonnons, une fois de plus, confiants en sa prédilection.

## LE LAC DE MYSTÉRIADE

Un après-midi avec un camarade nous allâmes au lac unir notre appel intérieur à son murmure changeant, visage qui se mire dans le ciel.

Il faisait frais, et les volutes des nuages piquaient l'azur de leur morosité. Il avait plu et des gouttes de lune tombaient, aimables sur la mousse.

La face du lac était sombre, puis bleue, puis argentée. Changeante comme la vie.

Les arbres tergiversaient sous la brise, acide et propice, variable comme le mercure des baromètres cachés sous la tonnelle des jardins potagers. Ils fourvoyaient leur feuillage naissant dans le caustique ballet de ce vent léger de printemps qui tournoyait sur l'onde, vaguelettes se caressant l'une l'autre de leur rire.

Il y avait un silence doux, comme la mousse qui reposait nos reins. Un frémissement de l'eau l'éclairait de sa nuance, protocole sorcier d'un espace ouvert. Et les oiseaux par instant se déchaînaient. Incroyables chanteurs, pics-verts, rossignol. Ils déchiraient la paix de ce lieu pour l'ensemencer de beauté, de mystère, de joie sauvage et claire.

Et il y avait toutes ces présences invisibles qui dansaient autour de nous. Une se cristallisa, fluide cristal, pour nous signifier sa

réalité, existence proche de la notre, mais séparé par l'éther de nos pensées.

Toutes ces créatures se baignaient dans la forme d'amour d'un déva immense étreignant le lieu de sa chaleur vibrante. Ce déva c'est lui que nous visitons pour qu'il nous réchauffe quand nous allons dormir ou veiller au bord du placide lac de Mystériade. Ce déva ne nous a point dit son nom, mais parfume la forêt voisine. Sa vibration est ample et anime en nous aussi jusqu'au sang qu'il fait pulser différemment, plus ample dans nos veines.

Et en ouvrant nos yeux sur l'azur, nous voyions le prâna pétiller. Toutes ces semences de vie frémissaient dans la vacuité bleue qui les porte. Vitalité, elles zigzaguaient avant de disparaître, absorbées en un autre plan peut-être. Et si nous tendions une main, son reflet d'énergie jouait avec les billes blondes de la vie féconde, fusionnant les uns, attirant les autres, faisant rebondir certaines. Nous avons uni nos énergies à celles du lieu, nourrissant le prâna et nourris par lui. Sous nos corps alanguis par la caresse de l'éternel instant, nous sentions vibrer le sol, fragile fauve endormi sous le manteau de verdure renaissant

Nous sentions qu'un peu plus unis encor, nous irions danser dans le vent et ployer aussi, comme les arbres, dans la caresse qui les charme.

## L'ESSENCE DU THÉÂTRE

L'âme de la vie est dramatique, tragique, comique. Théâtrale.

Oui, la vie-même est théâtre. La vie-même est la pièce qui se joue sur la scène de ta conscience et l'éveille, spectacle passionnant.

La vie même est d'essence artistique, mise en scène plus où moins habile des acteurs de l'esprit, travestissement d'êtres sous des masques différents. Chaque parcelle d'éternité que tu portes aime à se révéler, se laisser reconnaître, derrière la persona, le masque antique, qu'elle arbore, tel un couvercle d'écrin.

Théâtre, quand tu nous tiens en haleine... La musique trinitaire des trois coups a retenti. Un monde est créé, père, fils, esprit éternels, qui dureront jusqu'à ce que la création théâtrale s'achève!

Ah! Le génie du théâtre n'est pas un génie solitaire, ce n'est pas quelque farceur austère, quelque tragédien aigri. Non, le théâtre, répétons-le comme une réplique pour qu'elle soit bien sue, comme un spectacle pour qu'il soit beau, le théâtre, disions-nous, depuis ce coin du ciel où nous rions de nous, le théâtre donc, est l'essence même de la vie. Sa manifestation artistique. Le don qui est fait à l'entendement humain de se connaître tel qu'il est avec, et sans, tous ses artifices.

Ainsi le théâtre est sans doute l'art majeur, le plus complet, le plus intégral qui soit donné aux humains de connaître. Il allie la musique et la peinture, la sculpture et l'architecture, la plastique et la mystique. Il associe le public à un mystère qui se noue et se dénoue, comme l'algue souple se laisse rouler dans la vague qui se brise sur l'estran de sable.

Ah, quelle fête que le théâtre, quelle célébration vivace de l'humanité où il se joue. Il se joue, entends-tu ? Il se joue. Oui, c'est un jeu, c'est le privilège des enfants et des stratèges que de jouer. Le privilège des musiciens et des acteurs, enfin. Le théâtre est le jeu de la vie. Le jeu des perles de verre dans tous les tintements de leur cristal, dans les miroitements de leur moiré, dans l'étincelle de leur eau, dans le mystère de leur nacré. Oui, le théâtre est une réfraction du Tao sur le seuil des consciences. Chaque pièce rejoue à sa manière un des actes du drame cosmique qui, d'éon en éon, noue et dénoue sa trame.

Ah ! Théâtre, civil ami sauvage et tendre, volage et folâtre avec des hommes. Tu envoûtes les plus jeunes de tes marionnettes, mais plus encore le vieillard qui pleure au balcon de se reconnaître Hamlet : *être ou ne pas être*. N'est-ce pas la question qu'il te pose, le théâtre bienveillant ?!

## MÉDITATION

Une méditation soudaine a empli l'instant de sa provocation sereine. Et l'or du soi qui bouge imperceptiblement, au monde intérieur m'attire doucement. Le vide se répand, de mon ventre où coule l'air qui m'inspire, à ma poitrine qui s'ouvre, fière colombe, austère pistil. Et je me dissous dans la lumière autour, je me fonds en elle, impalpable Cybèle aux yeux d'azur.

Puis, alors que le souffle m'expire doucement, se répand la plénitude qui me contenait. Elle diffuse doucement ses volutes d'énergie, conscience soigneuse de l'hôte qui la respira. Et ce souffle qui s'exhale, amical, parmi les plantes, les fruits, les arbres et les rochers bénissants de ce monde, va féconder chacun de sa brise d'or, du diamant apaisé de son eau.

Et voilà que l'être qui respire disparaît progressivement, dissout dans l'air bruissant qui l'imprègne, des doigts de ses pieds solides, jusqu'au cheveu ondoyant de sa tête. Il disparaît en l'essence de ce qui est, en l'énergie de l'espace qui s'ouvre, tournoyant véhicule de l'instant.

Cette méditation ouvre sur d'autres porches, des tulans magnifiques peut-être, que gardent trois serviteurs ailés de leur zèle. Des petites portes, ou des grandes, qui s'ouvrent sur des mondes, des espaces différents où chérissent d'autres êtres, où

blanchissent d'autres cimes, ou se sourient, émus et diaprés de lumière subtile, d'autres amis délicieux.

Car le grand vide circulaire qui t'absorbe doucement quand tu t'éveilles à son anneau d'or est un seuil que garde l'ange, et que tes pensées obstruent de leur compacité. Si tu les regardes défiler et se dissoudre, brumes lourdes que le vent de la douceur d'exister disperse paisiblement, l'anneau sacré du seuil t'apparaît, sous le firmament de l'impalpable, regard si léger qu'il est tourné en dedans, comme la plume lorsqu'elle s'endort sous l'aile de l'oiselet.

Et cette fusion en l'espace qui t'appelle, en l'oxygène des steppes de l'étant, cette fusion t'aide de son extase, ivresse des cimes, air euphorisant des glaciers bénéfiques. Et si tu sors de la méditation, tu garderas, bénie en toi, l'empreinte délicate de l'instant qui t'adonne de sa marque benévole, simple comme la pluie, aimable comme la tempête qui se change en beau temps.

Car au coeur du silence repose le mystère de l'existence. Comme au bord de l'eau qui passe vit le poisson patient qui un jour renaîtra homme, ange, créateur des rivières du temps.

## LE CHANT DU MATIN

L'éveil du matin est semblable à celui de l'esprit qui sommeille en chacun. D'abord des lueurs. Quelques oiseaux chantent. Un souffle d'éther anime jusqu'aux herbes bleues qui ondoient. Comme un parfum de garance. Comme une pomme qui brille dans tes doigts. Il y a un oxygène tactile qui veut qu'on l'aspire. Une nuance fébrile qui brûle jusqu'au sommeil. Et c'est là que l'astre du jour apparaît en contrepoint. Illuminant l'espace de son disque de lumière en un brasier silencieux.

Tout s'est tu. Tout se recueille. Et l'apparition bénéfique, tel le roi majestueux, s'élève sur son char cosmique aux traînées d'or et d'argent.

L'azur est pénétré de joie et la terre de prière. Il y a comme un orage de vie qui éveille les êtres à la lumière. Comme une ondée qui se répand sur leur derme. Un triomphe du léger sur le lourd. Comme un rayonnement prometteur au coeur de paix. Une victoire de la création sur l'indifférencié.

Et ton éveil ne sera-t-il pas aussi comme ce lever ? Rayonnement d'un soleil éternel sur la matière alanguie de ton rêve.

L'éveil de l'esprit qui se reconnaît n'est-il pas comme la matière que la lumière révèle hors du bassin de la nuit ? Enfin, l'éveil de

tes énergies n'est-il pas à l'image de celui de tes sens, tout comme les énergies de Phoebos caressent la ligne d'horizon ?

Car le monde et toi êtes un. Et le lever du jour répond à celui de ton coeur.

## LE SILENCE MAGNIFIQUE

Parfois le silence est plus doux que l'envie, plus fécond que l'impatience, plus propice que la passion.

Parfois ce non bruit qui vient bourdonner à tes oreilles agiles émet une sonorité qui t'apaise, te relaxe et endort tes souffrances.

Le silence semble tissé d'un fil de soi. D'une nuance d'être qui existe indépendamment du temps et en complicité avec l'amplitude de l'espace. Il suffit qu'il s'étende, le silence bénéfique, pour que cette plénitude soit.

La musique n'est-elle pas aussi l'amie du silence ? N'est-elle pas sculptée en son creux accueillant ? N'est-elle pas sa parole innocente ? La musique qui joue s'éprend du silence. Le rythme est la roue de la vielle et la mélodie, l'archer du violoncelle. Le chef est le silence. Génial interprète des oeuvres immenses.

Ne faisons pas l'éloge du silence. Il est solitaire et timide. Il ne veut pas qu'on parle de lui comme d'un artiste, comme d'une étoile infinie. Il vient nous voir et attend qu'on le connaisse, simplement. Il est l'ami inattendu qui nous sort du placard de l'indifférence et des pensées de finitude. Sens-tu jusqu'à quel point le silence et l'espace se répondent ? Ils sont deux jumeaux, comme deux faces de la même essence qui s'incarne. Et au

coeur du silence palpite la nature de l'espace, comme partout dans l'espace vibre la force du silence.

Et si une fraîcheur délicieuse t'envahit, c'est le silence peut-être qui te l'envoie sur les ailes d'un ange. Car le silence est la matrice d'éther des créatures lumière, le passage immense vers eux, la porte des mondes légers.

Le silence aussi cache, mystérieux, un seuil. Là, le gardien aux grandes oreilles te regarde doucement et laisse ta conscience entrer en d'autres espaces, vibrant d'une autre matière. Là, s'ouvrent des mondes que le silence protège derrière le teck de sa porte.

S'il n'y avait pas sur terre de silence, il n'y aurait pas de possibilité d'expérimenter la beauté. Chaque qualité de silence porte une nuance de lumière et d'expérience, une qualité d'être au monde. Et lorsqu'on menace le silence de musiques apprivoisées, de tubes ressassés, de fanfares militaires, c'est que la paix des hommes est écrasée par autre chose, qui se prétend millénaire mais n'est qu'apparence. Le silence ouvre, lui, des portes et d'autres portes encor. Il est le gardien des apparences, non son prisonnier. Et tu en es, sur son aile d'or, le voyageur privilégié.

Et tu peux sentir, sur ton visage et ton corps, le fourmillement des énergies subtiles que le silence révèle. Car le silence est le passage aussi du corps à l'énergie qui l'anime. Il est la clef de ta santé subtile, et son serviteur zélé.

Les endroits où tu peux te recueillir, goutte de lumière dans le baptistère de ton être sacré, sont des lieux de silence et de paix. À l'entrée de Notre Dame de la Garde, gardienne de la Méditerranée, au milieu de l'escalier, un ange de roche sculptée pose sur ses lèvres aimables un doigt qui dit: "Chut..." Car le

silence est l'outil qui sculpte doucement la glaise féconde pour lui donner le visage du Bien-aimé.

Oui, le silence est au coeur de tout devenir qui s'annonce, et le bruit, l'écran de la vie qui éteint les hommes. Et c'est par le silence que tu peux ouvrir tes portes au jour qui vient bénir ton être. Sans silence, pas de vie qui se renouvelle, pas de mystique neuve ni de regard de paix.

## MUSIQUE

Et la musique se faisait espace. Et il s'élargissait jusqu'à t'étendre jusqu'aux limites évanescentes de ta perception. La mélodie s'était faite relief. Tu la percevais, montagne, rivière et oiseaux chantant sous la neige de l'hiver, fleurs parfumées, santal, chèvrefeuille. La musique s'était faite paysage. Elle te transformait en elle. Tu étais devenu l'espace. Et il découvrait en toi vos couleurs harmoniques. Chaque note était une pierre blanche sur le chemin, un azur plus parfait, un rameau embaumant le soir de son dièse. Et rien ne subsistait de ce quotidien avant que la musique n'y coule. Le déluge de la prédilection symphonique avait effacé jusqu'au souvenir de ta veille. Un nouveau monde s'était matérialisé dans les couleurs de la transparence, aux yeux du corps, et dans les sentiments de l'âme, jusqu'aux pensées, bijoux de la couronne de l'esprit. La musique s'était faite monde et tu étais ce monde devenu.

Le souvenir s'était enfui avec l'autre horizon plus ordinaire de ton jour. La musique avait substitué ses bémols à tes regrets, ses trilles à tes joies, ses croches à tes regards passionnés. Oui, la musique jouait ce que tu pouvais écouter, elle t'écoutait aussi et restituait ton propre univers propice, travesti en la soie de ses harmoniques.

La musique était cette joie pulsative qui vint en tes corps subtils t'enivrer. Oui, la musique est un être. Chaque mélodie un ange particulier, que le compositeur et le musicien accrochent de leurs notes, de leur amour singulier. Et ce déva vint danser face à tes yeux de lumière, posé dans les lignes mélodiques qui portent son soupir, qui étirent son émoi, en le tien reflété.

Chaque note est goutte de lumière. Et chaque pièce musicale un espace à reconnaître, à explorer, de sa porte à sa voûte qui réverbère ta prédilection. Chaque mélodie est un flux ondoyant et nacré qui pénètre les mondes de son cristal argentifère.

*Partage ce que tu as : tu n'as rien à perdre,  
car tout est, en toi, à l'infini inépuisable.*

## LE PONT DES SOUVENIRS

**E**t si le Pont des Souvenirs se brise... Si, au lieu de ton cœur, c'est l'ancre de ton corps qui s'amarre en des mots de jade, ta voix d'or roulera dans la poussière du chemin, et le pin de cristal sera désolé de la guirlande de ton nom. Car à ton témoignage s'unit celui de l'oiseau, et seul en son vol dans l'air frais du matin qui s'émeut de son aube.

Et si la tunique du prince te sied, c'est qu'elle fut cousue pour toi par les doigts, bagués de diamant, des fées de la forêt sans nom.

Et lorsque tu la passes sur toi, cette robe d'azur, tu découvres à sa juste mesure que tu es ce prince autrefois parti pour les lointaines contrées de jungle et les pirateries océanes.

Tu retournes enfin au pays d'où tu vins.

Et si au soir de ta mort il pleut dans la vallée dévastée d'hiver, dans les cathédrales de la pauvreté, c'est que le soir qui vint effaça la mémoire.

Et il te faut retourner à sa source, te pencher sur l'onde et contempler l'image de la fée qui te donne la réponse à ton énigme :

Elle pose un doigt sur ses lèvres et te regarde, puis elle sourit. Une lueur monte sur le miroir et une voiture à chevaux toute d'or y apparaît à côté de toi.

Une jeune fille, drapée d'une tunique blanche parée de soie mauve, en descend.

Tu mets un genou en terre et sens sa main sur ta tête

La fontaine, sa cascade magnétique, son onde est auréolée du clapotis de sa source aquatique. C'est ce cristal tintant qui te fait revenir à la voix audible de la Terre. Tu es assis la main droite sur ton coeur, la paume gauche reposant sur ta Terre. Il n'y a plus ni carrosse, ni fée, ni princesse, mais la forêt qui médite son image du bonheur: une brise et de la pluie, un chant d'oiseau, un rai de lune la nuit, les brumes vespérales qui font moutonner de vagues ensorcelées les étangs et fumer les fontaines.

Tu es seul de nouveau, dans la fraîcheur de l'aube qui vient.

Il y a un projet pour toi. Il est un chemin qui passe par la fontaine de tes rêves.

Maintenant tu peux voguer, libre de tes miroirs, défait de tes reflets factices, vers la rive lointaine qui, dans le mystère, attend que tes voiles se gonflent et te poussent vers ses criques.

Ainsi se poursuit encor et toujours, le pèlerinage vers le fruit orange, vibrant d'une harmonie musicale qui est tienne et que tu reconnais. À la quête de ce fruit sacré tu convies tes amis.

Tous convergent vers le verger de l'éveil où vibre l'unique fruit  
vermeil de l'amour.

## INSTANT

Il y a plus à vivre que les rivières de concepts affluant vers l'océan de complétude, profond et immuable sous le souffle des marées de l'âme. Plus à exister que vos pensées, lorsque elles se croient soleils épuisant le flot du réel.

L'onde invisible de l'instant baigne l'être et le lave de ses rêves d'opacité.

Sa vague d'immédiat défait le voile de sable de la forme. Cristallisé en la stupeur d'une marine contemplation, son eau révèle le chatoiement du vivant moiré.

Parfois l'éternité d'une perle, roulant de la coquille nervurée, se révèle parfaite, harmonieux symbole du grand Tao nacré.

## TERRE D'ÉVEIL

J'ai rêvé d'une terre d'Éveil, où luise de nouveau, au grand jour enfin, l'essence des mystères. Et cette terre devient.

J'ai rêvé d'une terre Une, où les cultures fusionnent en l'essence de l'eau, de la lumière et de la vie.

Ce n'est pas le temps de la moisson. Ce n'est pas le temps de l'Apocalypse.

C'est la fin d'un temps certes, mais il était déjà révolu. Et tous ceux qui s'y attachent encor changeront leur prédilection. Quant à nous tous, nous savons n'avoir, au fond de nous, rien à perdre qui ne soit déjà égaré dans les méandres du temps. Le pouvoir meurt. La vieille magie de l'homme n'opère plus. Il lui faut tout réinventer. À parler, à manger, à connaître, à aimer. Les vieux modèles sont morts.

Ne vois-tu pas que tout, tout est à "être" ici-bas. Que tout, ou presque, est à repenser en profondeur?

Ne vois-tu pas que le travail est immense, sur le chantier neuf de l'humanité renaissante ?

La vieille terreur s'en meurt. Fini le temps où la peur figeait les ombres des hommes et où les tyrans devisaient au soleil des cieux. Le temps de la puissance est révolu. Le temps de l'amour commence à peine. Ce n'est pas encor l'âge d'or, mais sa secrète

promesse. Et les nourritures qui nous viennent du ciel n'ont plus la même saveur. Plus légères, elles appellent un autre sens humain, une évolution de plus sur les gradins de l'homme. Même nos usines le savent, ou le sauront bientôt.

C'est bien l'ère nouvelle qui commence, où qui s'éveille. Mais ce n'est pas le temps de sa récolte, à peine celui de sa semence, et encor celui de la préparation du sol fertile qui la nourrira.

L'impatience est mauvaise conseillère. Tout autant que le fut, il y a peu encor, la soumission à l'autorité du despote, de l'habitude, de l'ancêtre, des liens du sang. Ainsi que les paillettes de l'Age nouveau ne nous aveuglent pas. Tout est à inscrire délicatement depuis la terre claire des cieux jusqu'à celle, innocente, des hommes.

Nous sommes vraiment désarmés, car les vieilles "armes" se sont, heureusement, tues. L'héritage de notre lointain passé, tragique et glorieux, est "effacé" en quelque sorte. Mais, en contrepartie, nous avons perdu les restes de la puissance que nous avions éveillée. Il y a bien longtemps.

Ainsi il n'est pas le temps de se réjouir, c'est trop tôt, ni de se révolter, c'est trop tard. Il est temps de s'éveiller, pour se mettre un jour au travail, en joie certes, avec tous les hommes.

Ceci est notre terre d'Éveil. Lieu béni entre tous, puisque il est celui de notre prédilection. Temps béni aussi, puisque nous le choisismes ensemble.

Terre d'éveil. Où tout est à commencer, sur les ruines encor tièdes de l'ancien, parfois si fort en apparence: l'argent, le pouvoir, la maîtrise de la matière. Tout cela n'était pas prêt, fut entrepris trop tôt par les âmes éprises encor de puissance et d'autorité. Ainsi cela devra-t-il être abandonné, comme

certaines villes de l'antiquité, si neuves, que nous les trouvâmes intactes sous les cendres du passé.

Terre d'Éveil, elle nous est confiée, ni triste, ni belle. Juste comme nous la ferons ensemble, juste comme nous la vivrons en chœur. Terre d'Éveil, arpents de lunes, poussière d'étoile brune.

Et si nous nous rencontrons, que nos sourires fusionnent.

## OMBRE VIVANTE

Et de l'ombre jaillira la lumière, et de la lumière la vie. Au pouls des siècles pulse l'éther métaphorique des éons. Et si ton cou se lève vers l'étoile polaire, songe à la beauté, à la plénitude.

Pourquoi voulais-tu oublier ta lumière, t'enfoncer dans la grisaille des choses et féconder de ta morosité l'atlas pesant des banalités ? Pourquoi voulais-tu t'oublier, faire comme si tu étais une coque vide, une machine sans ressort, soumise à la loi des machines ?

Ton être a tressailli, l'espace d'un blanc dans la trame du temps. Pense à la douceur des cieux, à l'immensité. Regarde la vie, se déployant au dessus de ta tête, mue par la beauté, la symétrie du présent, et l'élixir de la vision exquise.

Songe à la poudre bleue qui bruissait sur le champ marine de ta mémoire. Songe aux paillettes de lapis-lazuli qui rayonnaient sur tes cheveux.

Tu es celui-là aussi, et tu mendies quand tu crois manquer du fruit de tes désirs.

Hélas, nos âmes sont séparées par un voile gris, celui que vous fîtes se lever sous le vent froid de votre volonté de posséder un

morceau de monde. Hélas, vous êtes en cage, et nous ne pouvons venir qu'au parloir de la plupart qui vous condamnâtes à vie dans l'exiguïté carrée de ce monde d'ennui.

Hélas vous nous fuîtes, un soir, plutôt que de partager votre pain de ciel. Hélas, nous devons attendre que la patience ouvre enfin les fenêtres de la désolation pour que la lumière luise dans votre réduit. Hélas, tant de jours nous sépareront encor dans la nuit de vos sens, dans la fuite de vos jours, dans le désespoir de vos habitants des villes, de vos fils mendiants, de vos filles en usine, de vos pères à l'asile.

« Je suis Celui qui est, celui qui vient, celui qui te porte, et en qui tu souris, miroir doux, quand ton esprit t'emporte vers lui.

Je suis la Voie, la Lumière, la Vérité et la Vie. Je Suis et je viens en toi rayonner de nouveau, luire sur tes mots, rassurer ton inquiétude d'éternité et féconder ta parole de ma source sainte.

Je suis la route blanche vers le ciel, le cailloux doux sur le bord du chemin et le sourire, celui qui te tend un fruit quand tu as soif. Je suis ton ami, ton désir et le sacre de tes jours. Je suis la vie, le lendemain d'aujourd'hui et l'essence des essences.

Je suis le coeur, le centre intime, l'éternité atteinte au déclic de ton être. Je suis toi-même, et tu ne peux plus m'ignorer enfin.

Je suis ta faim, ton eau de source.»

## LE CRI DU TEMPS

Et je courais, ivre, sur les champs de la mort. Uni au vent des siècles, je criais la misère aux bouches de toujours vivre. Et je mourais de vie en vie, et traînais mon habit d'homme dans les boues du devenir. Et je souffrais, gros de mes haines, lourd de mes inquiétudes sereines, fort de mes envies de suicide dans l'eau verte de l'oubli.

Et tu vins, toi le coeur pur, et tu ouvris mon être à la lumière de ta prière. Tu fus mon inspirateur et le demeures encor au calendrier de l'âme, qui joue en moi.

Tu m'appris le prix du temps et la langueur des vignes, le chant du puits et le grêlement doux de la neige d'avril sur les coteaux.

Tu me montras la douceur et la subtilité des énigmes, l'élixir de l'eau et la prose cachée. Tu m'initias à la poésie des chenilles et au mystère des cathédrales. La musique des lacs, me montras du bout de tes doigts, et l'écho de la ferme qui s'éveille le matin, quand la brume s'endort sur les champs. Tout cela tu m'enseignas, O mon inspirateur, toi qui te caches dans l'essence des choses, aussi profondément que la banalité fait rugir mon coeur.

Je Suis. Aujourd'hui je sens en moi la morsure de l'octobre qui récolte les fruits de mon coeur. Obscurément pousse la tige verte de l'envie qui m'unit au créateur des cocons soyeux de la

vie. Et je suis ce pèlerin, de désir et de solitude, dans ce pèlerinage sur la rivière du temps. Et le radeau de troncs d'arbres glisse sur ses flots, au gré des millénaires disparaissants, pour que soit rejointe enfin, au-delà de la falaise de granit, la plaine où bruit la moisson, ivre de chaleur, sur les acres de l'âme enfin éveillée.

## ÉMOTION, L'ÉPREUVE DE L'ARME D'OR

Et s'il pleuvait en mon coeur, recueillerais-tu les larmes de mon âme ? Et si mes pas hésitaient devant la porte de tes yeux, m'ouvrirais-tu les volets de ton refuge ?

Et si je quittais ce monde de poussière et de foule, bénirais-tu mon départ, ma naissance à l'au-delà qui t'attend aussi ?

Enfin quand, à l'heure des flammes qui brûlent mes peurs, pourvoiras-tu à mon appel par ton don ?

Quant à moi, je te garde près de mes pensées et te tends un hauban de velours sur le champ de mes journées.

Et si la bataille de tes jours cesse au crépuscule de mon inquiétude, viendras-tu t'asseoir sous le voile d'amitié que je lui aurais dressé, fluide tente sur le sable ?

Alors qu'au seuil d'une aurore émerveillée vacille le calice qui contient le lait de notre intimité, tendras-tu vers moi le creux de tes bras, l'ovale de ton âme, la douceur de ton regard d'étoiles ?

Au solstice de notre mystère rougit déjà l'étincelle qui embrasera les braises pour les brûler jusqu'à la pureté, unie et étincelante dans l'éther.

À l'apex de ton sourire contemple le mien qui vole vers toi, présage de notre réunion au ciel.

## TANT DE SILENCE ET DE LUNE

Tant d'espoir et des mots qui le disent, tant de vent dans mon cœur, et de vague à mon âme, qui tanguent, et se meurt de solitude, tant de lune qui cogne aux portes de mon possible, et qui hurle la vie, le rire.

Au seuil de mon âme, parle une voix sans âge, elle est témoin, œil impalpable, sentinelle centrée sur la rotonde des ans.

Elle scrute la nuit de mes sens et le jour de mes peines, la légèreté de la pensée et le poids de l'ennui qui broie les rêves sous la houppelande d'un autre rêve...

Enfin, telle l'invisible qui sonne la trompe du temple, tel le visible qui répand sa source dans les champs du *deux venir*, s'ouvre, calice, auréole de vie, le cœur de l'ange en mon cœur : la voix.

Nul bruit ne vient plus gêner l'oreille, qui écoute ce que le silence dit à l'éternité et ce que répond l'éternel :

“Plût au ciel qu'il y eût un cri, qu'il y eût un père et un corps pour l'accueillir, comme on accueille la vie, le soleil.

“Plût à l'homme qui dort en l'homme que vînt ce cycle où chante le chœur des myriades, des peuples de l'espace, des tribus dorées du ciel.

“Qu’il plût enfin à tous ces ciels, ces terres et ces hommes que vînt la nouvelle vie qui fait l’âme chair et le corps cristal...”

Quand la voix de marbre, de rose et d’émeraude se fut tue s’ouvrit au ciel une pourpre traînée où semblait gronder le nectar de la révolte des Anges. Tournoyant dans la nuée, des nuages chaviraient dans l’espace embrasé par une guerre du coeur contre lui-même.

De cette foudre, de ce tourbillon, sortit une machine vivante comme l’acier poli de la lance. C’était un vaisseau transparent fait de cet élixir métalloïde, navette circulant entre deux temps, deux galaxies peut-être, deux univers sans doute.

Elle s’approchait de moi, et la surface lumineuse du vaisseau se faisait plus sombre, à l’image de la nuée de pourpre qui menaçait mon ciel.

Ainsi la conscience s’obscurcit et disparut...

C’était aussi le début d’un cycle... Tant pour un, que pour les autres êtres de ce monde, tant pour ce petit morceau arraché à la finitude des temps, que pour les pans entiers d’éternité qui sommeillent, immenses toiles vierges, au sein de chaque être.

*« Les différences sont unité lorsqu 'elles prient ensemble. »*

## APOCALYPSE DES HOMMES DE FER

**A** lors vient un éclair, derrière le nuage, et le ciel s'ouvre, nuée que l'annonciation d'une figure symbolique saisit pour le déchiqueter d'éclair, noir sur blanc, blanc sur noir.

Une trombe d'Ange déferle.

De ce déluge de messagers au coeur de feu, vrombit le chant, harmonique de la vie qui rattrape sa comète.

Du ciel maintenant dégagé, devenu blanc comme neige au petit jour, dans l'anxieuse attente des hiérophantes, la création terrestre arrête de se nuire, de se battre, de se déchirer....

Certains tremblent, d'autres pleurent, tous prient ce qui vit en eux et qui, fer rougi au blanc de la révélation des formes, vient de s'harmoniser.

Le silence qui empreint chaque être, de la plus petite particule de souffle, à l'arbre majestueux, est un bloc de cristal qui se fige, enveloppant la Terre de sa résonance, transparente vérité acceptée, enfin.

Et ce silence dure, dans le livide d'un ciel qui s'est fait vide, en attendant la tornade de lumière dans le monde des hommes pour le faire resplendir de nuances nouvelles, translucides, brillantes pierreries qui entoureront les visages réveillés de leur court sommeil dans l'exil.

Enfin, l'un des anges, flamboyant de la sainte colère qui brûle les scories rebelles, fait un signe. Le silence s'intensifie encor et soudain, tombe le cataclysme de lumière.

Une onde irradie la Terre et la pénètre en son coeur particulière, de la vibration de ses nouvelles couleurs.

Au loin un arc-en-ciel se dessine, une trompette de cristal sonne. Une lueur subtile se fait plus profonde en le coeur des humains. Un cône d'émeraude phosphorescent dans une nuit nouvelle l'emplit de nouveaux chants.

Et chacun communie du pain du grand boulanger des univers, si fidèle à ses créatures qu'il les nourrit infiniment.

Une aube pointe, pour toujours ouverte sur une terre renouvelée.

Ils avaient bâti les cités de l'amour, pacifié leur faim. Ils ont attendu et reviennent plonger leurs regards de braise dans nos yeux océans.

Dans la dignité des retrouvailles terrestres, tous célèbrent désormais l'union. Sont réconciliés les peureux et les téméraires, chacun a dépassé ses propres barrières. La peur est devenue foi, le soupir, discernement. Le courage rayonne, transformé.

Un bébé blondit au coeur d'un vallon paisible. Une ruche s'active à butiner le miel nouveau sur les petites fleurs que la création appelle.

Une plénitude retrouvée touche l'humanité à l'aube d'un jour nouveau, où la lumière éclaire le ciel, où la nuit est recueillement.

Cela est en toi, et bientôt dans le monde, beaucoup plus fort

## ÉTOILE NOSTALGIQUE

Vivante est l'étoile, unie à la voûte ouvragée du cosmos intérieur. Elle respire son vin subtil dont elle émane, vers les hommes, sa radiance spéciale.

Et si tu reçois sa manne, spiritueux nectar des cieux, tu reconnais porter en toi le visage d'un être d'ailleurs, d'un être apparaissant à ton regard et qui te regarde aussi. C'est l'ami stellaire, celui que tu es aussi dans ta nuance d'étoile. Et si tu lui parles, la nuit les yeux tournés vers la voie lactée, il répondra par le long ruban ambré qui se déroulera depuis l'arc du ciel jusqu'à ton front éveillé. Etoile filante, comète.

Alors qu'en plein jour l'aimant du soleil efface le magnétisme des soeurs immobiles du grand espace, tu peux mieux les ressentir les soirs quand l'astre du jour s'enfonce derrière l'horizon de ton couchant. Une conscience nouvelle, fécondée par elles, s'ouvre et chacune t'abreuve à ta mesure, non à la sienne infinie, de sa vie, de sa couleur, de son souffle.

Car tu es voûte céleste toi-même, nuit percée d'étoiles blêmes, voie lactée duveteuse de leurs myriades. Ton cosmos vaut bien l'autre, mais encor te faut-il le reconnaître. Et si dans tes rêves tu le parcours sur les chevaux du temps, c'est en toi que ton voyage s'inscrit. Car on ne peut connaître que ce que l'on est.

Connaître est naître avec. Nous naissons avec “ce” qui s’éveille de nous et en nous, lorsque nous sommes confrontés à l’image de “ce” dans l’univers. Car nous sommes à la fois l’être et le monde, la conscience et l’énergie. Mais nous n’existons pas par nous-même. Seulement l’union au monde et aux êtres nous donne vie en apparence autonome. C’est un paradoxe du soi que d’apparaître un dans la fusion avec le pluriel. Et de disparaître dans le multiple lorsqu’on veut le saisir seul.

Et si l’alcool des fleurs cosmiques te pique, si l’ivresse des profondeurs t’enivre lorsque tu es projeté dans l’abysse galactique, c’est que ta nostalgie s’émeut et révèle un coin de son drap mystérieux. Et si en tes tréfonds un être bouge, c’est peut-être l’ami stellaire que tu réveilles en ton cœur de son paisible sommeil.

## UNE AUTRE VIE

Une autre vie appelle. Je sens son souffle doux sur l'épaule. Amie, elle me pousse vers ce moi-même qui suis un avec le monde. Et, s'il faut mourir, le corps restera et je partirai sur les ailes de l'Ange. Et, s'il faut quitter les amis ici-bas, je les quitterai, en espérant que les jours terrestres offriront la possibilité de leur dire adieu.

Et lorsque la roue des vies nous aura entraîné loin d'ici, mais si près, je pleurerai le temps perdu, les amis oubliés et les fautes que les actes auront sculptées dans l'ébène des siècles. Mais mon coeur se sera déjà ouvert et nous filerons vers d'autres mondes, des univers blancs où frissonne la parole des temps sans âge, où fleurit le lotus dans la neige. Et à l'aube d'un rivage nous aborderons poussés par la voilure des ciels.

Offert au cosmos intérieur qui m'engendra et me porte, indivis, je soufflerai sur la poussière qui recouvre la stèle marbrière portant le chiffre qui correspond à l'image. Le sceau sera ainsi ouvert et je témoignerai devant une assemblée dans le palais blanc et or. Il y aura là, en hémicycle, des êtres, des anges et les animaux sacrés des Orient, qui écouteront et diront *ma* vérité, celle qui unit à la vie.

Le taureau et le lion magiques regarderont et donneront un message pacifique. L'aigle et l'aquarius ouvriront leurs ailes où

sont inscrites les paroles qui porteront l'énergie vers une autre vie. Et l'enfant grave sourira derrière son visage pur.

Un corridor de lumière amènera dans des méandres diaprés de lumière vers un autre espace, où immobile frémit, imperceptible, la quintessence des siècles. Un oiseau m'emportera sur son dos, blanc phénix aux ailes d'or qui battront dans un éther blanc. Et je lui dirai et il répondra dans cette course vers de lointains mondes.

Et s'il faut embarquer dans un vaisseau je serai à son bord, seul mais uni à l'esprit en son vol. Et, de monde en monde, un pèlerinage emplira ce coeur, le pénétrera de la gravité tranquille des êtres de lumière.

Puis un jour, un matin, une université sainte, sculptée dans la lumière, ouvrira ses portes, sur quelque planète où le soleil est blancheur. Un Bouddha sublime enseignera une parole nouvelle, expliquera sur de merveilleux schémas de couleur des secrets appartenant à l'un ou l'autre des êtres qui s'incarnent quelque part dans l'univers.

Sourdra au fond de l'être le désir de revenir prendre une tunique. Précipité dans les univers, je reviendrai, attiré comme un aimant vers la Terre, où une autre terre qui lui ressemble un peu, et prendrai corps.

Une vie nouvelle commencera. Des souffrances et des joies viendront pacifier. Au lointain la foudre tombera et rappellera notre origine et, déjà, un nouveau départ vers l'ailleurs se préparera.

La vie est essence, non voyage. Le voyage n'est que l'onde qui la manifeste. Ainsi en ton coeur, tu es pulsion immobile, sans nom, sans heure, sans vouloir et sans fin.

## LES AMIS D'ORION... OU D'AILLEURS

C'est le souvenir vivant d'une amitié avec des amis d'Orion... ou d'ailleurs, sur une planète où une sagesse humaine a créé une atmosphère de paix propice à l'éclosion d'une civilisation harmonieuse.

Un après-midi nous nous rencontrâmes et partageâmes ce fort sentiment d'unité et de simplicité, où il semble que tout l'univers fusionne dans la lumière.

Nous parlions, mais je ne sais quelle langue s'échangea de coeur à coeur, tant c'est votre sourire indéfinissable qui vit aujourd'hui dans mon âme solitaire.

Vous portiez dans vos mots silencieux la connaissance des sciences universelles, et l'écho des myriades d'étoiles prolongeait nos pensées partagées. Je me rappelle aussi de vos manières dont la délicatesse ne peut se manifester en plénitude dans le sable de cette Terre, d'où mes mots s'écrivent portés par votre vivant souvenir.

Pourquoi nous dûmes nous quitter, je ne le sais... Mais je suis sûr de recevoir un éclat de votre sourire, par delà les méandres du temps, qui me touche en plein coeur. C'est au présent que notre amitié emplit l'espace de son aquarelle d'or.

Ma nostalgie est un signe de la Terre. Je vous l'adresse, souvenir de cette vie d'homme.

## LA BALLADE

Plénitude du coeur qui s'ouvre, bombe fleurie émanant le pollen des galaxies.

Et tu te reconnais alors, flèche lancée vers la cible des mondes, percutée par la corde du destin, propulsée dans les vents, vibrant sur les flancs des flammèches du devenir. Tu te reconnais filant vers ton but, le regard tourné en soi, présent à cet instant où ton vol se tient, immobile, devant le haut portail de pierre blanche, où tu n'oses entrer, de peur de répandre sur l'éclat de son sol infini de marbre, la poussière accumulée par tes vêtements dans ton envol vers les confluences du devenir.

À cette porte, tu t'arrêtes pour contempler l'élégance de l'arche, les promesses du lieu qu'elle inaugure et garde paisiblement dans la lumière de sociétés épanouies, civilisations matures, ruches sages qui veillent sur les boutons d'humanité. Elles qui attendent patiemment le jour où ces boutons seront fleurs, puis miel par le labeur de leurs abeilles.

Tu te retournes encor et la vallée des mondes d'où tu viens ondoie à tes pieds, baignée par les brumes, toute vibrante dans l'éther matinal qui révèle la plénitude de ton voyage, qu'elle conserve en son écrin, invincible témoignage.

Tu chancelles alors, tumulte en ton sein qui s'épanche au ciel, chargé de tant de souvenirs. Tu regardes en toi et surgit l'autre

flèche, celle qui vient te faire mourir en touchant ton coeur, la flèche d'or du temps qui arrive, la flèche de diamant du crépuscule des mondes, la flèche invisible et absolue, que décoche le Chérubin grave, le front ceint de la rose, la taille drapée de satin.

La pointe te brûle et ton écorce flambe et se consume dans une explosion de feu et de lumière. Là-bas une galaxie vient de fusionner ; ailleurs mille mondes s'éteignent. Encor plus haut dans l'espace, une vie nouvelle vient d'être semée dans le sillon d'un ciel...

Et tu brûles, incandescent, dans le tonnerre de tes souvenirs, dans la rougeoyance de tes vies égrenées, pathétiques notes d'une symphonie de pensées. Et cette flamme qui te tue, brûle en toi jusqu'à la flamme, pour qu'il ne reste plus rien que cette vague d'émeraude, vivant gemme des Trônes, déferlant des confins de ciel et qui gronde, roule des myriades d'archanges dorés, saisit les arbres de la vie, et les broie dans ses flots aux reflets de tourmaline.

Happé désormais dans ce flot des géants, tu roules, essence dénudée jusqu'à sa racine. Et te voilà propulsé dans ce tourbillon vers un autre univers inconnaissable, où les mots s'arrêtent devant un autre porche, inouï, d'une matière défiant les lois des mondes. Tu entres, rajeuni, dans une haute salle où frémissent des échos divins, où des souffles musicaux parfument l'air de leur suave mélodie. Tu te reconnais simple comme le lierre qui s'enroule autour de la pierre pour mieux l'étreindre.

Tes pas te mènent devant le trône où un être à l'infinie beauté règne, servi par les hiérarchies d'accomplis.

Il te regarde et vos regards se fondent jusqu'à recréer le Monde, que tu parcours alors dans la durée qu'il faut à la goutte de rosée pour tomber, de la rose incarnat, sur l'herbe frémissant de la boire. De monde en monde, tenant sa main qui guide la tienne, tu regardes, ébloui, les richesses qui s'offrent à ta contemplation, dans l'espace des temps éternels.

Le vent doux des Séraphins caresse vos cheveux, lumineux filaments par delà les cosmos, comètes que des bergers verront peut-être depuis quelque lointaine planète. Les roses se déploient en votre sourire, et les oiseaux de paradis y chantent.

L'enfant de lumière, maître puissant des univers, garde ta main dans la sienne et tu te découvres devenir lui. Il est devenu toi-même. Tu es devenu sa blondeur sans âge et vous vous réalisez être, simplement être.

En une expansion des constellations, s'étend l'esprit de connaissance jusqu'aux confins des univers. Il est absorbé par leurs étoiles une à une, aspiré par les galaxies enivrées de son parfum, mangé en une profonde prière, nourriture des éternités multiples, tombant des arbres de paix, fruits suaves jonchant les vallées herbeuses du grand Royaume.

Tu es devenu les mondes, les éternités, et tes désirs se sont évanouis dans l'essence, la source de la vie.

Au-delà est déjà l'inconnaissable, l'indicible et l'ineffable, et la parole ne peut plus même parler en symbole, car les symboles eux-mêmes se sont tus.

Dans ce grand silence, je te laisse revenir à la Terre, à ta vie et aux amis qui attendent ta parole, pour en faire le thé vert de leur nuit au jardin des hommes."

*“Tout déborde d’Amour ”(François)*

## FRUITS

**A**u coeur de mon coeur jaillira, insolente, la couleur. Au seuil de mon seuil, bourgeonnera, de neige, l’étincelle. Et si tu pleures, que ce soit des larmes d’or, des eaux de myrte qui foisonneront, apaisées, sur l’océan balsamique de nos peurs oubliées.

Dans ta danse sonnera la trompe de cuivre, et sur le laiton se dessinera, versatile, le sceau indifférent de la nuance belle.

En ta gorge chante la mélodie de l’oiseau seul, en ta bouche émane, positive, la source paisible du bonheur.

Et si tes poches se percent, si le flot de ton âme sur la campagne éveillée se déverse, songe à la douceur de s’oublier, de mourir peut-être, de partir ailleurs ensemer la terre de ton nom, de ta vacuité, du sel de ton autel.

Et à la rue de ton être roulera la roue de tes vies, nues de ton regard qui posera sa corolle sur le seuil du réel, inconnaissable, éternel.

Et ta vitre se couvrira de la buée de cet être d’éveil.

Et si ton âme s’ouvre à sa bonté comme la terre au labour, quand tu pries, songe à la douceur de se réunir un jour ensemble.

Et plus de trace, plus d'orgueil, plus de fiel, plus de pleur, plus de haine.

La vie sonne enfin claire, hautaine au porche sans nom de l'éveil.

Nulle porte pour se refermer sur ton front oublieux. Ah! Que ce cri résonne. Qu'il traverse l'espace sans borne. Qu'il fustige de sa main de feu délicieux les murailles blêmies de ce monde poussiéreux. Qu'il tonne le ciel de minuit de sa foudre d'or, qu'il détruise ce qui n'était point, qui n'avait nulle vie et le laisse retourner enfin à la vacuité dont il vint, fumerolles de brumes dans la nuit.

Et au pas de la porte émerveillée de vigne et du cerisier grimpant chargé de cerises, sur la dalle fraîche, une jeune mère de bleu vêtue attend son héritier, vibrant de soleil, qui revient du voyage incroyable dont nous venons tous. Ses cheveux bruns sont clairs de la lumière du jour, son regard d'océan feuillette le livre de la vie douce qui bouge, et la brise caresse son visage. Le soleil fait rire, à son côté, les ramures bruissantes. La mère attend, patiente comme une chanson sauvage, ta venue au royaume paisible qu'elle veille de son amour absolu.

## L'HOMME VÉGÉTAL

L'histoire du temps fut celle de l'humanité. Elle découvrit le temps après être descendu des hauteurs de ses premières civilisations d'origine. L'histoire du temps commence quand les "humains" s'abandonnèrent à la matière et commencèrent à s'identifier à elle. Le temps n'est que la vibration des cristaux. Et c'est pour cela que vous le "mesurez" avec vos montres à quartz. S'enfonçant dans le minéral, l'humain perdit peu à peu le sens même de sa vitalité et des ressorts de sa nature. Il se prit pour une machine à travailler, à aimer, à gagner le pain quotidien, à jouer.

L'homme-machine, réglé comme une montre, par sa minéralisation qui le rend accessible aux vibrations du cristal, a vécu. L'homme végétal, silencieux et en croissance, non-violent et sans passion, est en train de germer. Trop tard, il est vrai, selon vos critères. Mais il n'y a pas de "trop tard", il y a des évidences, et des voiles les cachent à ceux qui ne pourraient les supporter dans leur lumière. Ainsi l'homme végétal croît dans l'espace. Car l'espace est ouvert et illimité, alors que le temps n'avait qu'une dimension linéaire. Ainsi ce n'est pas d'une dimension que vous progressez, mais de deux. Et si tous les hommes ressentent la déstructuration de cette époque d'ajustement et de dévoilement, c'est qu'ils supportent difficilement cette ouverture sur le cosmos.

Vos institutions ne s'écroulent pas, votre monde ne chavire pas : ce sont vos systèmes d'intégration cognitive qui s'ouvrent rapidement à une perspective nouvelle. Ainsi tout est repoussé à des dimensions toutes différentes. "L'important" apparaît point minuscule et accessoire. Le petit point "sans importance" devient la nouvelle pyramide.

Dans ce réajustement le seul repère c'est la beauté qu'on porte en soi. Est-elle lumineuse, douce, prête à être partagée dans l'offrande ? C'est le seul critère qui vous permette actuellement de vous repérer dans cette nouvelle absence de repère. Plus tard viendront de nouveaux repères, quand au coeur l'esprit pourra ajuster sa note perceptive. Et il est trop tôt dans l'instant pour cela, le coeur est votre repérage et votre véhicule le plus sûr.

TANT À DIRE ET TANT FUT DIT  
*MAINTENANT LE PREMIER PAS*

Il y avait tant à dire et tant fut dit. Tant à faire et tant fut fait.

Tant de temps et d'espace à re-connaître et tant de voyages s'accomplirent autour de ta Terre.

Tant à dire et seule ta voix compte. Tant à faire et seule ta main agit. Tant à découvrir et seul ton regard intérieur voit.

Ainsi, à quoi sert que l'humanité connaisse, reconnaisse et se connaisse si tu ignores encor ton Nom, ton nombre, ta couleur et le désir qui te nomme, te nombre, te colore?

Nul n'a le droit de laisser l'humanité avancer, sans avancer aussi d'un pas, d'un petit pas de volonté.

C'est là tout ce qui est demandé.

Un pas, avancer d'un pas, sans se plaindre ni rechercher une gloire à cette poussière que le pied soulève. La poussière n'est pas l'enjeu. L'avancée est l'enjeu. Hors jeu laisse l'inutile, ce que les filets de ton coeur, de ton oeil intérieur, laissent échapper volontiers. En jeu c'est de toi qu'il s'agit.

Alors agis, sans t'agiter. Agis sans agiter, sans déloger ce qui reste en paix à sa place.

Il t'est demandé un effort, vaincre le doute qui te fait oublier ce message important et léger, qui rappelle ta vocation de passager sur la Terre :

“ Ne t'attache à aucune forme, à aucune couleur, à aucune vitalité de ce monde ou d'un autre. Fais confiance à la musique, qui dans le silence des galaxies fait rayonner les yeux des bébés, fendre le bois après le gel et danser les comètes.

Ta mission est : voyage. Au coeur de l'espace/temps qui t'est choisi.

Un voyage commence par un premier pas.

Et c'est ce pas que le ciel attend pour devenir l'onde qui nourrit les pas suivants.

Le premier pas sera ton baptême.

Un pas et l'univers pourra te regarder d'un autre oeil, te confier d'autres dons, t'aider mieux encor.

Un soleil se lève, il est nulle part car il réchauffe et éclaire tout, depuis le centre de ton être jusqu'aux confins des univers.”

## AILLEURS

En l'émanation du coeur se révèle la nuance, en sa complétude, sa bonté, en son débordement, sa plénitude.

L'être a plus à offrir qu'il ne peut prendre en lui du poids des destins.

Partager ouvre simplement à la lumière, à l'espace qui commence où les frontières tombent.

Finie la peur de décevoir, de se trahir, de vouloir changer un monde qui ne veut pas du salut que notre vouloir lui imposerait.

Changeons notre état d'être en état d'agir, puis en action toujours plus pleine, débordant de la coupe des vies et dépassant les frontières des vieilles images.

Pourquoi chanter quand le silence joue en nous la symphonie impassible et se lamenter quand la parole pleure pour nous son doux cristal ? Des lèvres paisibles au Verbe s'étend le domaine de la création, du monde en croissance.

Viens prendre ce qui t'appartient : ton lien au monde. Et plutôt que de le rompre, fait-le canal lumineux déversant une onde sur la plaine des coeurs.

Il y a plus à vivre, qu'à disparaître dans la mort. Plus à voir, à expérimenter, qu'à perdre nos pas dans l'attente du dernier train vers l'Ailleurs.

Il n'est pas d'Ailleurs, car le lieu qui nous est donné est celui que nous prîmes. Il est toujours le "là" où notre désir nous entraîne, le "la" de notre mélodie secrète au diapason que tient l'Ange.

Ainsi il n'y a jamais d'Ailleurs en la réalité que signe le désir.

*Ange jardinier :*

*Sur le champ où pousse l'amour, se pose un ange muni d'un arrosoir. Il veille à ce que chaque plant reçoive de l'eau vive selon sa nécessité...*

*Des milliers de silhouettes angéliques jardinent à l'infini, dans une symphonie de silence.*

## FORCE DE FABLE

**L**a fable est souvent plus vraie que la situation dans laquelle elle est racontée par quelque grand-père : La ferme est misérable, la nuit est noire, on sent les odeurs familières de la maison, mais la vérité du conte est plus belle, plus vraisemblable. Les petits écoutent, et leurs yeux écarquillés traduisent leur éblouissement aux vérités éternelles.

La vérité est souvent plus belle à recevoir que les apparences, même si elle est plus dure à supporter par sa force.

## ÉVEIL

Avec le temps de l'éveil vient le temps du témoignage. Qu'y a-t-il de plus beau ?

C'est ici que les livres sont ouverts et que les scellés tombent. Combien de générations ont oeuvré pour que vienne ce temps...

Ce temps est le temps d'un temps. En lui s'engloutit le passé pour qu'un présent se dessine avec d'autres couleurs, d'autres traits, un autre relief. Combien d'êtres ont donné leur force à ce projet qui, aujourd'hui, vient à apparaître sur l'écran des consciences... C'est aujourd'hui, et c'est toi qui parles. Tu ne peux plus te taire, ni faire semblant d'ignorer. Ce n'est pas une question d'urgence, mais l'exigence de la réalité que chacun a contribué à révéler depuis les confins des temps.

Témoigne ! Et que ta vie soit ton exemple et ton livre. Hors de tes actes surviennent l'absurde et l'erreur. Que ton coeur guide ta main et que ta main guide ton coeur. Tes jours comptent tes pas. Et tes pas donnent à tous ceux qui te suivent la direction de votre voyage. Car vous n'êtes jamais seuls à cheminer, même si vous ne découvrez la silhouette amie qu'au détour du chemin. Et, en vérité, il n'y a ni chemin, ni silhouette. Le présent consume toutes tes représentations. Et cette flambée brûle tes limites, tes pleurs et tes doutes.

Dans l'acte, naît la nouvelle Terre, faite de la sueur des millions de générations d'êtres dont la souffrance témoigne et impose le respect aux êtres rayonnants qui viennent se pencher sur son berceau.

La grandeur de ton humanité est dans sa petitesse, dans les pleurs de la mère qui accouche et dans ceux que le paysan se refuse lorsque l'orage brise sa moisson.

La souffrance est l'épée de feu et la mort l'épée de fer qui forgent la beauté d'un peuple d'azur. Car, terrien, tu es fait d'azur, même si tes pleurs te cachent encor ta vraie couleur. Ta grandeur et ta beauté surviendront après tant d'errances, tant de détours dans les labyrinthes de la densité, qu'elles éclairent déjà d'autres cosmos et s'inscrivent sur les livres des écoliers du ciel.

## AU SUJET DE CETTE PAROLE

Ce sont des paroles, ce sont nos paroles. Entre les vôtres et les nôtres, il n'y a pas de frontière infranchissable.

Elles sont partage, car elles sont portées par les uns, les autres, réunis ou évoqués.

Elles ont la fragilité, la peur, la beauté : ces paroles sont un reflet de vous-mêmes.

N'espérez pas trouver davantage en elles.

Mais qu'y a-t-il de plus beau à trouver que ce que nous sommes ?

La parole n'est pas un privilège, c'est un devoir, sacré comme tout devoir. Ainsi n'hésitez pas à témoigner.

Vous êtes sincères, vous agissez et vous parlez : qui pourra donc vous faire le moindre reproche ? Car vous vous verrez tel qu'en vous-même un jour, non seulement avec les paroles que vous avez dites, mais aussi avec celles que vous avez *omis*es. On peut aussi commettre des erreurs en se taisant.

Lorsque le devoir, sacré comme tout devoir, vous anime et que le moment est opportun, alors vous pouvez parler.

Car vos mots sont votre humble témoignage, vos actes votre humble prière, qu'avez-vous de plus à offrir ?

Et si vos pensées, vos actes et vos paumes ne sont pas là pour témoigner de vous, qui témoignera au dernier de vos soupirs?

Songez aussi à la puissance de l'épée parole.

En vous c'est la puissance la plus accessible, naturelle, et celle dont il vous sera demandé compte un jour. L'épée à deux tranchants de votre parole traduit, révèle votre condition d'homme et agit au travers du temps avec des effets, des chocs en retour. La parole traverse le temps, elle est un véhicule puissant, et le témoignage d'un être se perd moins qu'un galion rempli d'or.

Que vos paroles soient l'eau vive à laquelle les oiseaux de passage viennent se désaltérer et étancher leur soif.

Quelques gouttes peuvent parfois désaltérer. Ainsi vos mots peuvent-ils être choisis avec le même soin que celui qui distille les gouttes de rosée alimentant les sources fraîches :

*« Sentez-vous ma paix ? Elle est éveil.*

*Je suis la lumière de la lumière et la vie de la vie.*

*Je suis l'énergie qui emplit tout l'espace.*

*Me sentez-vous ?*

*Je suis de votre nature car vous êtes de la nature de l'univers.*

*Vous êtes aussi l'univers.*

*Je suis nourriture. »*

## FABLE

Quand l'esprit humain s'enserre en la chair,  
La lourde armure de sel, d'eau et d'air,  
Il songe, en un rêve désabusé,  
Aux univers profonds qu'il pénètre

D'un imaginaire aux formes animales,  
Des fluctuations du regard primordial,  
En l'irisation de la matière,  
Naît ce qu'on appelle la vie sur Terre.

Tu ne fais que contempler les reflets  
Du destin terrestre des peuples de l'espace.  
Pauvre humain, tu te crois riche, comblé,  
Quand connaîtras-tu au ciel ta trace ?

De ce reflet figé de l'idéal,  
Naît une source abondante d'errances :

L'absurde, en toi miré, se contemple.  
Dans la prégnance de la matière dense,

Ton espace-temps est un leurre irréel.  
En des temps lointains tu sortais, placide,  
Voilé de l'innocence originale,  
Où tu contemplais le sein des mystères,  
La clef nue des voûtes virginales,  
Le murmure apaisant des absides.

Il y a en l'être plus qu'en le dire ;  
Y vibre l'infini avant même sa mue.  
Se donnera tel quel le monde indivis ;  
Avec appétit, la coupe inconnue,  
Aux lèvres pures, lors pourra s'unir.

Paix aux êtres doux dont la lumière,  
Du temps sans heure, est l'aube première.

Toksan (Corée), le 27 avril 1989

## VERTUS PARADOXALES

### *LE DOUTE*

**T**u vis la période du doute. C'est bien ainsi. Le doute, lorsqu'il est dépassé, permet la foi créatrice. Doute donc, et souviens-toi que ce poids sur le coeur est celui du doute. Doute jusqu'au bout, même lorsque la pointe de ton stylo écrit ses mots.

Tu es le levain, tu es le blé, tu es l'eau, et pourtant le pain ne sort pas encor du four de ton existence. C'est ça le doute.

Il n'y a pas de temps à perdre, disais-tu ? Alors n'en perds donc pas toi-même. La paresse est l'outil que le doute utilise pour gagner un peu de temps ! Si tu la combats, tu combattras efficacement le doute ! Viens, tu es prêt, il n'y a qu'à dire, une fois de plus "oui". Que crains-tu ? Qu'as tu à perdre qui ne soit perdu, et à redouter qui ne se soit déjà produit ?

### *LE SECRET*

Ne vous entourez pas d'un secret inutile, il y a déjà trop de cadavres qui moisissent dans les placards des âmes ; alors, par pitié, ouvrez les vôtres et n'en refermez pas de nouveaux.

Vous témoignez et parfois vous souffrez, c'est ainsi. Il n'y a rien à y changer. Le secret appartient déjà aux catacombes d'un passé que nul n'aspire à voir renaître s'il regarde la lumière.

Votre secret c'est votre essence. Et celle-ci nul ne peut vous la dérober. C'est à cela que vous reconnaîtrez le secret indispensable de celui, fallacieux, de votre égoïsme et de votre peur.

### *LA VANITÉ*

La vanité n'est pas forcément un frein, c'est à un certain stade de ton "évolution", un moteur puissant. Ne la tue pas, mais apprivoise-la comme un fauve.

### *L'ÉQUILIBRE*

L'équilibre ne se décrète pas, il s'établit, se re-cherche. A nouveau "on" part en quête de ses propres clefs, dispersées dans notre jeunesse peut-être, ou même dans cette autre vie qui, en transparence, vient nous montrer du doigt. On les trouve comme les trèfles à quatre feuilles avec attention et espoir.

Ainsi la quête de l'équilibre est une belle recherche, peut-être même La recherche d'une vie. Tant à équilibrer en soi, tant d'affects épars qui tirent nos énergies les plus vives ici, là, et surtout hors de notre nous-même, celui qui peut dire "Je" sans bégayer ni rougir.

Équilibrer c'est trouver la parité. Ce qui est à droite étant comme ce qui est à gauche, ce qui est en nous étant comme ce

qui est hors de nous, ce qui est à nous étant comme ce qui est à l'autre soi.

Équilibrez ! C'est le cri de l'homme.

C'est aussi son cri en contemplant la lumière se disperser dans l'espace, insensible à son propre rayonnement de vérité et d'action.

Ah, l'équilibre ! Il est comme une bague passée au doigt du milieu qui nous dit ici : "la mesure est comble, change de pensée" et là : "ouvre-toi un peu plus".

L'équilibre est vertu et il est formateur, car il nous ouvre à la charité. Enfin il nous construit doucement, comme une plante qui croît, sans hâte, sans crispation sur son devenir, mais en une plénitude toujours plus grande de ses formes.

### *L'ALTITUDE*

Même sur le plancher des vaches, même dans l'eau de la rivière, la chaleur d'une place publique, l'être peut faire l'expérience de l'altitude.

C'est un état d'être et un agir.

Au sommet du pic enneigé, ou sur les flancs glacés de la montagne, l'être ressent la pureté et la légèreté de l'air, l'ouverture de l'espace et le goût de l'altitude.

Ces sentiments peuvent être cultivés, et peut-être doivent-ils l'être, également lorsque chacun est revenu dans la ville, au coeur du marché, de l'école, de la place publique. Par l'élévation de ses pensées et de ses désirs, l'être rayonne doucement autour de lui la fraîcheur des cimes, il est alors lui-

même sa propre montagne, son paysage et la pureté de l'air frais des hauteurs. Il est ainsi lui-même jaillissement d'oxygène.

L'être peut ainsi se régénérer et vivifier son environnement, par la qualité de son penser, de son sentir, de son vouloir. C'est à cela que l'on reconnaît l'être qui approche sa propre source et reste fidèle à son cœur.

### *L'OFFRANDE*

Viens agir au cœur de l'Être en devenir : lieu béni où le temps se fait espace.

Au cœur de l'action fleurit le Verbe. C'est ainsi que l'Être parle à l'être : l'agir emporte le doute et la peur.

Pourquoi pleurer alors, sinon de joie ?

### *L'ATTENDRE*

L'attendre est souvent supérieur à l'agir, tant en l'homme se dresse le mur inconsistant de ses désirs, de ses sens, de son vouloir agir.

Bien souvent il suffit de laisser l'instant donner la clef d'une situation qui semblait compromise par notre initiative, laisser la vie reprendre le contrôle pour la redresser, la rééquilibrer, lui rendre sa vision juste.

Parfois la mort nous hante car elle répond à notre désir d'action, alors nous l'appelons, et la mort s'approche un peu lorsque nous prononçons son nom, car, dans les univers, il

suffit de demander pour qu'il soit donné, encore faut-il vraiment demander, avec simplicité et patience.

Dans la prière se lève aussi souvent notre impatience : on voudrait que la prière soit exaucée et ce désir se substitue bientôt à la prière, dans ce déplacement de la prière vers son vouloir se glisse l'étincelle de *l'erreur*, le risque de ne plus comprendre le chemin où l'on avait commencé d'avancer. Ce risque est majeur pour l'homme car il a toujours tendance à le minimiser, à en ridiculiser l'importance :

“Comment, moi, impatient ? C'est vrai, mais c'est humain, voire c'est viril, signe de l'action courageuse “.

Dans ces valeurs barbaresques, transparait une prémisses de la faute de l'Occident : avoir voulu régenter le monde avant de l'avoir conquis ; dans ce désir qui a envahi le monde avant sa civilisation s'est glissé le pouvoir, ses excès et ces incompréhensions.

L'Occident a été présomptueux, par absence de contrôle sur son désir. Sa conquête aurait-elle été juste, son désir de conquête était dans l'erreur... Et tout le développement dans l'espace et dans le temps de la communauté humaine connaît, depuis l'avènement de la civilisation technicienne, le même type “d'erreur”.

La *possession* est le symptôme de ce désir qui anticipe l'action : une énergie se loge entre l'être et l'agir. Elle se substitue à l'action et se nourrit du désir. Par ses stimulations elle fait office d'une action, rêvée et manifestée dans la transe.

L'action au lieu d'être dirigée vers le monde, afin de l'humaniser davantage, se dirige, retournée, vers l'être afin de stimuler encore son élémentarité, l'enracinant un peu plus à

cette terre qui l'accueillait pourtant comme on accueille un libérateur.

Le problème de l'Occident est dans la possession. L'Orient en connaît depuis longtemps la genèse, et certains groupes renforcent et utilisent même cette propension humaine à s'animaliser par l'anticipation du désir sur la chose. Au Japon cette sagesse est connue. L'homme devient facilement manipulable lorsqu'on connaît de lui cette tendance...

### *L'APPRIVOISER*

La nature de l'homme peut, comme le renard du Petit Prince, être apprivoisée.

Apprivoiser signifie imprégner, aimer, pardonner, rester ferme. C'est avoir le regard de compassion sur une nature rustique et substantielle, sans céder aux impulsions qu'elle manifeste au-delà de ce qui est nécessaire.

Ainsi, l'homme peut chevaucher le Dragon Ailé, sans être brûlé par son souffle, ni désarçonné.

### *LE RÉUSSIR*

De la réussite naît l'ordre intérieur, de l'ordre intérieur naît l'ordre externe.

Vient le vent du réussir quand l'être oublie ce qu'il n'est pas et se souvient de ce qu'il est.

Réussir c'est témoigner. Témoigner c'est réussir.

La réussite se donne, geste de paix, témoignage d'affection. Elle se partage, puisqu'elle accueille, puisqu'elle s'abandonne.

*Sois et tu réussis, et tous les amis se réjouissent avec toi.*

## LA VÉRITÉ

La vérité absolue nous échappe, mais nous disposons de vérités relatives, et en celles-ci nous pouvons nous reconnaître.

La vérité est plus dure à admettre que le mensonge, car elle ne rentre pas dans un cadre existant, mais fait au contraire éclater les cadres. C'est pour cela qu'on préfère souvent son ignorance.

L'amour permet de supporter la puissance du vrai, car il rend fort. Mais l'amour ne se décrète pas aussi facilement que l'illusion...

La vie vaut la peine d'être vécue, encor faut-il que l'être qui la vit en prenne la peine.

Peine et joie s'enchaînent, s'entraînent. Il y a bien peu de distance entre l'une et l'autre qui se répondent. La vraie question demeure toujours au-delà de la peine comme de la joie. La vraie question c'est l'énergie qui pénètre l'âme et la féconde.

Les découvertes apparaissent toujours sous un jour personnalisé. La vérité est une, mais ses manifestations sont multiples, comme sont multiples les facettes de la vie.

Tu ne sauras ce que la vérité recèle que lorsque tu auras pris conscience de ce qu'il y a de personnel dans les manières de la prendre en toi, de la comprendre. Regarde quel est le miroir de ta conscience et tu sauras comment la vérité s'exhale, tu en connaîtras le parfum et la couleur.

Ne sois pas découragé si tu sens tes forces te manquer pour assumer la vérité. Le flux et le reflux sont naturels, et l'un prépare l'autre.

Le sentiment de responsabilité que nous avons concerne la fragilité de la conscience. La conscience est fragile comme une jeune pousse qui veut boire tout le soleil mais ne supporte guère la puissance de son midi et de ses chauds rayons. Privilégie la transformation intérieure à l'acquisition extérieure, si tu souhaites éviter ce feu qui consume trop fort.

### *LE MAL*

Le mal est un visage de l'amour. Tout vibre d'amour, car seul il est créateur. Et même la nuit est vibration douce parmi des vibrations plus lumineuses.

Le problème du mal est un signe, une évidence, un témoignage. Rien de ce qui *est* ne pourrait être plus parfait, plus accompli. En toute chose vit l'être ; même en les choses qui nous effrayent par leur puissance ou leur noirceur.

La guerre est un visage de la paix, et c'est même tout son sens. Chaque mot est d'amour, et même la haine finalement construit ce devenir.

Rien à rejeter, tout à voir. Rien dans les larmes qui ne soit espoir.

Et nul besoin d'espérer, tant la perfection est déjà de tous les mondes, en principe, en essence et en manifestation.

Rien à conquérir, rien à abandonner.

La vérité ne peut mourir, car, sinon, elle ne pourrait être.

*Quelle est, partout surgissant, cette flamme ? Un intime embrassement dont le fruit suave est la rosée voluptueuse qui tombe. (...) Rien plus que l'eau et le feu ne séduit les enfants et chaque rivière leur promet des lointains colorés, des régions plus belles, promet de les y conduire. Ce n'est pas un simple reflet nu que met le ciel dans les eaux, c'est une subtile alliance, un signe de voisinage et si l'élan insatisfait du désir veut se jeter vers les hauteurs immenses, l'amour heureux descend volontiers dans les profondeurs sans fin."*

Novalis, Les Disciples à Saïs, 1802.

## MATIN

**E**xtase de l'éther qui pulse. Et cette verdure qui te rafraîchit de son sourire. Et cette fête qui valse sur les pelouses de ce jour qui se lève. Il y a un espoir féroce qui entre jusqu'à ce lit blanc où tu t'éveilles. Et une roue à aubes qui éclabousse la nature de ses gerbes de cristal. Une souris sort le nez de son trou dans la terre et hume l'humidité qui encense jusqu'aux brins d'herbe.

Et une jeune femme marche, son pas est doux, son pied se pose sans bruit sur le sol qui la reçoit comme un cadeau de l'espace.

Vient à toi une nuance de pensée et une image belle, vient à toi une roseur à ta joue et un émoi rebelle, un zeste d'énergie, une pincée au cœur de vie. Il est une force qui veut naître et, si tu la reconnais, elle s'éveille en ton sein, paisible écureuil de ta veille.

Le matin est l'allié de tes rêves qu'il va rendre réel, sans rien t'en dire, secret fruit que l'aube réveille. Le matin vient chanter un choeur original qui te révèle.

Et l'hésitation n'est plus, elle n'est que la trace de ton sommeil. Et la vie s'est faite joie pure que la fraîcheur de la terre purifiée par la nuit éclaire. Car il est une lumière que tu ne vois pas, mais qui précède le soleil, astre magique, dans sa course vers l'horizon d'Occident qui le mange, incessamment.

Et cette course est annoncée par une lueur invisible qui précède son vrombissement amical dans le plan de la création de glaise.

Une jeune femme marche doucement et son pas caresse le sol de sa délicatesse. Une femme avance sur le chemin et sa robe bleue se plisse selon les froissements de l'éther. Il y a une paix si forte qu'elle accompagne les élèves qui s'en vont pour l'école. Une annonce se fait aux porches clairs des maisons de lumière.

Et les visages sourient de la vie qui s'abandonne, une fois de plus, à la caresse du vivant. L'instant se prolonge, les autres instants se fondent en lui. Ils s'étirent, fleuve d'argent, sur l'or des premiers rayons qui touchent jusqu'à l'aubier les êtres.

Le végétal frémit et la feuille déplie ses ailes, car le vivant veut croître en le baiser qui le fusionne. Il est un renouvellement de la charge de vie qui pénètre jusqu'aux trames de verdure des plantes, et ce principe secret enfouit sa beauté aussi profondément que chaque créature s'ouvre à lui.

Un secret champ de blé ploiera bientôt sous la brise, et la chaleur qui monte l'appellera à elle. L'après-midi sensuel s'emparera vite des êtres voluptueux pour les contraindre à la sieste, à l'abri des ombrages qui bougent sous la brise.

Un émoi mystérieux, une promesse d'être, vient de saisir la création qui pulse de plus en plus fort pour accueillir le matin qui se lève, fier levantin à qui tout sourit, et la nuit qui s'abandonne, repue de fatigue, à l'obscurité qui s'enfuit.

## LE PIRE N'EST JAMAIS CERTAIN

Et si le monde s'arrêtait tout à l'heure, que ferais-tu ? Quel secret espoir te soulèverait pour te faire échapper à ce monde en rupture ? Quelle évidence t'élèverait vers un ciel plus propice à ta vie d'homme ? Et si la Terre basculait, qui retiendrait ses marées, et les laves d'or de ses volcans ? Qui jouerait encor à la bourse de Tokyo ? Qui regarderait encor le loto à la télévision ? Si, un jour d'avril, ton monde s'arrêtait de vivre, que ferais-tu ? Irais-tu au bord de la falaise, accroché à la pierre, regarder les flots se soulever jusqu'à son rebord ? Irais-tu dans la cathédrale dévastée, prier la déesse dont le bois saigne ? Parcourrais-tu les rues de ta ville à la recherche de l'âme sœur, parmi les pylônes abattus et les canalisations jaillissantes ? Rôderais-tu dans les hypermarchés où les maraudeurs auraient emporté les magnétoscopes et les ménagères les paquets de sucre et de farine ? Que ferais-tu si, un matin de printemps, tout basculait dans ta vie et dans celle de tous les autres ? Si les ascenseurs s'arrêtaient, les enseignes cessaient de clignoter, irais-tu danser seul dans les discothèques silencieuses, désertes, où jouer au robot devant ton micro-ordinateur à l'écran aveuglé ? Et si l'eau ne venait plus jusqu'aux robinets de ta salle de bain, que ferais-tu de tes produits de beauté ? Que ferais-tu si tu voyais un cortège d'êtres en marche avancer au delà de la porte d'Orléans,

marcher plein Sud, les bras chargés de paquets, dérisoires fours à micro-onde qui ne serviront plus, poussant des caddies remplis de surgelés bientôt avariés ? Te joindrais-tu à l'exode de Paris, si tu en voyais le convoi désespéré, croirais-tu aussi avoir tout perdu ? À qui penserais-tu ? Aux adolescents nourris de sandwiches et de vidéo, qui échapperont ainsi aux marottes livides de ce monde qui bascule ? Aux femmes en talons hauts qui songent à leur lifting ? Aux hommes d'affaires cravatés qui rêvent de grosse berline devant une bouteille de Beaujolais ?

À qui penseras-tu lorsque les idoles du monde seront tombées, lorsqu'elles joncheront les ruisseaux de leurs débris ? Regarde, une boîte de cola, rouge, et un atomiseur, c'était un parfum cher... mais désormais qu'en faire ? Et que feras-tu de tes dollars lorsqu'une pomme vaudra plus qu'une carte de crédit frappée à ton nom ? Que feras-tu de ton *loft* dans le Marais lorsque la ville sera abandonnée ? Et de tes antiquités précieuses, de tes laques de Chine, que feras-tu lorsque il te faudra manger, sans que l'argent puisse désormais acheter ta nourriture ?

Et vers quel saint ton âme se tendra-t-elle, inquiète, pour qu'il l'embaume de sa bénédiction ? Quel archevêque pourra te guider des sermons qui se seront tus ? Bénitiers secs. Et quelle speakerine pour te distraire, lorsque les coins de ta télévision dormiront à l'ombre de ton living dévasté de froid et de solitude ? Quelle autorité reconnaîtras-tu encor si tout, un matin de printemps, bascule ? Si tes avions restent cloués au sol, que feras-tu de ton passeport et de tes *traveller cheques* ? Et de tes costumes élégants en lin, que feras-tu si la pluie te détrempe, dans ton errance vers ce lendemain qui se dérobe ?

Et si la lave gronde au coeur des volcans d'Auvergne, pourras-tu boire encor longtemps l'eau minérale en bouteille plastique ?

Te faudra-t-il attendre que le climat bascule pour que tu t'éveilles à l'utile et à l'inutile en toi ? Te faudra-t-il ce choc pour que tu abandonnes ce qui se doit ? Quelle pédagogie de la vie te sera nécessaire, la douce ou la dure, pour que tu comprennes ? Es-tu prêt à perdre jusqu'au rayonnement électrique de tes marottes électroniques, de tes jouets de guerre en plastique, de ton décor de pacotille et de tes rêves d'inutile encagés dans du béton, nappés de moquette cent pour cent polyester ?

Car tes rêves d'inutile disent aussi l'utile en ton coeur. Ils sont l'ombre de ta lumière. Et si l'ombre envahit jusqu'au solstice de ton an intérieur, quelles heures restera-t-il pour la lumière de ton cœur ?

Quelle place laisseras-tu au réel pour qu'il croisse, germe fécond, en ton être ? De quoi l'encombres-tu qui le retient de grandir, encor et encor ? Si les jouets de tes pensées s'empilent, songe qu'ils prennent la place d'outils plus utiles à ton travail intérieur. S'il n'y a que des gadgets électroniques et des griffes célèbres au coeur de ta prédilection intime, comment la lumière pourra-t-elle rayonner dans leur bric-à-brac ? Où brancheras-tu ton alarme anti-voleur en ta source d'énergie ? Tu sais bien qu'elle n'est pas électrique, mais spirituelle. Et ton allume-cigare fonctionnera-t-il à ta prise secrète : l'Amitié inconditionnelle ? Ton respir porte un souffle qui ne vrombit pas dans les clubs. Et ton visage reflète une beauté qui ne se lit pas en filigrane des francs, fussent-ils suisses, ni au dos des plans d'épargne pleins de peps.

En ce matin où la terre secouera tes propres chaînes, fauve agacé de ton urticaire, tes heures béniront au lieu de prendre. Tu es le nectar, le savais-tu ? Et le nectar s'offre à l'abeille, il ne se boit pas lui-même, et ne veut pas se faire plus sucre qu'il n'est, ni moins miel. Ne t'oublie pas.

## LA BEAUTÉ QUI T'ACCOMPAGNE

Et si au ciel se suspendait une étincelle nouvelle. Si ton regard, se confondait en elle ? Si, au lieu de ton coeur, c'était ton âme qui s'ouvrait, entière ? Si pour mieux voir, tu oubliais jusqu'à tes pleurs, jusqu'à ton oubli ? Si pour regarder le monde, tu devenais le monde lui-même ? Il y aurait des confidences discrètes, des émois tranquilles, des histoires qu'on partage et des amis qui se reconnaissent.

Il y aurait un jour et une nuit, et un peu plus, pour te connaître. Un jour pour que le soleil monte au ciel, et une nuit pour qu'il y disparaisse, absorbé par l'oubli.

Si au lieu de tonner, la foudre *parlait*, que dirait-elle ? Si au lieu de tourner, la roue du moulin à aubes *chantait*, que serait son air ?

Car, à ta nuance rien ne se compare, sinon l'étincelle de feu le soir, l'écrin vert de la rose et l'espoir, que *la beauté* ; rien n'existe de plus beau, rien de plus clair, ni de plus généreux. Et si l'azur s'enfuit de ton regard, si la bruine y dépose ses adieux, c'est que tu fus brume et deviendras cieux clairs, quand tout s'endormira.

Car, à ton nom rien ne se compare, pas même le *tetragrammaton*, pas même les quatre lettres d'A.M.O.R. Une nuance s'est faite lumière, s'est faite belle parmi les fleurs du soir. Un coeur de

lune rayonne, une voix distille son histoire. Et tu viens, un peu plus uni à ce signe, sur ton seuil austère. Il y a une connivence entre ce *toi* qui dort et ce monde qui veille. Une indifférence pleine de respect amical, entre ce toi qui sommeille et ce *monde* qui s'éveille.

Une sorte de paillette d'or qui tisse son voile sur le sein chaste de la mort au visage juvénile. Car la mort est naissance et la naissance, départ. Et tu ne sais si tu dois désirer plus l'une que l'autre, tant l'une et l'autre se répondent: "un, un, nous sommes un".

Et cette fête de l'oubli se fera protocole, pacotille frivole que le vent délaisse pour un orme. Il y aura des cadeaux curieux, anciennes babioles, et tu seras abandonné de Dieu une seconde fois. Car il te faut faire tes premiers pas dans l'abîme, tes premiers essais avec l'argile. Et tes créatures imaginaires diront mieux que toi ton regard, ton air, ta douceur. L'Art parle le langage de l'homme créateur, le Dieu vivant qui s'essaye. Et, si tu doutes, c'est que la mer jamais ne gèle. Et si tu pleures, c'est que les sapins jamais ne perdent leurs feuilles. Si tu t'enfuis, c'est que la nuit jamais ne rayonne la Lumière. Tu as le choix d'être qui tu fus à l'orée de ton rêve, et ce choix reste à faire...

Oui, à la beauté, rien ne se compare, pas même le sel de la Terre, pur cristal que l'homme mange. Pas même le flocon de neige, qui, fondu, désaltère sa soif. À la chapelle de la beauté je n'ai qu'une image à offrir, comme un témoignage, celle de l'être qui m'accompagne. Secret préservé au coeur de la chair et nuance claire au sein de la forme.

Oui, la beauté ne se partage, mais se reconnaît, entière et solitaire comme la route de montagne.

## RADIANCE SPÉCIALE

Une couleur rayonne, et je ne l'avais jamais vue : bleue comme une pomme, rayonnante dans l'éther qui pleut des mots de jade. Inconnaissable vision d'une teinte qui s'évapore, aux quatre Oriens d'une métaphore inlassable, d'une confluence des nuances polychromes. Une aurore luit sur cet azur profond, comme une nichée d'anges abscons qui viendraient en ton coeur faire leur nid d'or. Comme un parfum de plaisir, lorsqu'il se fait vertu. Comme une épice adjacente qui réchauffe ton palais.

Une couleur a rayonné du ciel. Une couleur s'est émanée de mon rêve. Et je suis là, seul face à la mer invisible qui pulse sur le front de mes sourires. Il y a comme un silence qui parle, comme une goutte de diable aimable. Comme un couperet de cristal qui taillade ma peur jusqu'au désir. Comme un soupçon de confiance qui plane, auréolé de paix, sur l'âtre béat de ce soir.

Comme une poudre d'adieu qui révèle le chatoiement du jour qui vient pleurer. Comme une guirlande tressée de la folie dont tu te vêts. Pas un souffle : un vrombissement. Pas une brise, mais un vent, un autan qui t'égare toujours plus avant, dans les hémisphères de ton être rayonnant. Comme une passade,

comme une toquade frêle, qui s'habille d'éternel, comme un linceul de soie sauvage et tendre qui t'entoure encor et encor.

Comme une bille bleue qui se fait Terre, et l'enfant qui la lance dans l'abîme s'en étonne. Comme une planète bleuet qui vibre là, dans ce coin oublié d'une galaxie d'or vagabonde. Mendiante de cieux féconds et richissimes, à l'opulence diamantine, à l'éternité ravissante.

Oui, comme un souffle de bleu a passé sur mon être étonné. Il l'a éclairé de sa radiance subtile. Il l'a abasourdi de l'aveu de sa pureté. Et il est reparti, l'azur météorique. Il a laissé le cadeau de son image, gravé sur une circonvolution de l'oeuf lumineux qui m'enserme de mon nom et qui nombre ma tempérance.

Comme un repas de paradis. Comme deux mains qui tiennent doucement un visage, qui se laisse aimer, ramier céleste. Comme une colombe blanche, ivre de voler toujours plus libre dans un éther incroyable. Pur, pur, pur. Il mange jusqu'aux prières pour les matérialiser, en un monde de cristal.

## REVOLTE

Ma révolte est aussi faite de cette nostalgie tenace comme certains rêves, si doux qu'ils nous baignent des jours durant de leur délice. Oui, ce qui gronde en mon coeur est fait de silence, de passion qui noircit le ciel des doutes, en le fissurant d'éclairs exquis. Oui, ça veut crier en ma gorge et ce cri est un appel :

“Arrêtez de tuer le monde, frère aimés, arrêtons l'insolence froide qui enserre la terre d'une chape de plomb. Ouvrons les bras et la conscience à ce qui pulse là devant. Oui, amis de partage, soyons les frères d'un même temps et non plus les naufragés de l'espace, galériens des éons.”

Et ce cri qui fuse, feu de Saint Jean, est de ralliement. Unissons nos espoirs et nos rêves, nos bras aimants et nos coeurs qui donnent. Et faisons-là revivre cette Terre d'espérance, laissons-là respirer en silence. Regardons-là s'éveiller doucement dans le lit de la croissance. Soyons, nous aussi, comme des mères pour notre Mère la Terre. Aimons chacun de ses reflets, chacun de ses traits, chacune de ses larmes. Car notre révolte c'est pour elle, notre cri c'est pour elle, notre espérance c'est pour elle, puisqu'en chacune de ses facettes *elle* est l'incarnation de notre propre visage, de notre propre voix, de notre propre espoir.

## L'INSOLENCIE DE LA BEAUTE

Alors que le monde t'enserme dans sa tenaille de fer. Alors que le métal se veut rouille au fond de tes yeux. Alors que les êtres sont en guerre pour l'illusion de posséder un peu plus. Alors que la planète gémit sous l'amour maladroit de tant d'hommes, fleurit ici et là le lotus blanc, le lotus rose, le lotus bleu.

L'insolence de la beauté est la revanche sublime sur le pauvre diable gémissant dans la glaise. Elle est *terrible*, car on ne l'attend pas là où elle vient fleurir. L'insolence de la beauté est l'improbable qui arrive, qui rayonne, le lotus impeccable sur la vase profonde. Ne crois pas que la beauté vient fleurir davantage sur les champs bien barbelés, bien engraisés des pesticides de l'âme. Non, là où elle a tout pour s'épanouir, la beauté se fait rare, frivole gitane qui boude le millionnaire impatient. Là où on l'attend, la beauté fleurit avec hésitation, sachant qu'on portera sur elle un regard trop lourd, qu'on voudra la couper pour l'accrocher, frémissante, à quelque boutonnière.

La beauté insolente pousse volontiers, bien que rare et sauvage, au coeur du désespoir, au coeur de la misère. Elle vient au milieu des taggers qui salissent les murs de leur révolte intérieure. Elle est l'un d'eux qui bombe avec enthousiasme ses fantasmes d'éternité sur le béton de l'indifférence.

Elle prend le visage béni d'un employé de fast-food qui pose sur les pains ronds du marketing un souffle de lumière, et sur le ketchup du vide intérieur, le sourire le d'éveil.

Elle se déguise, la beauté, en le chômeur qui attend son tour, blondeur d'ange égaré parmi les hommes, et elle irradie jusqu'aux moleskines du bureau de l'A.N.P.E.

Car l'insolence de la beauté est aussi grande que son indépendance. Elle a horreur des projecteurs brûlants et fleurit volontiers dans la pénombre des cours d'H.L.M. Elle craint le mot trop rapide du journaliste et l'oeil travesti de la camera vidéo. Elle lui préfère la ville de province, qui vit au ralenti et s'anime intérieurement, dans l'école ou l'atelier.

La beauté aime les petits champs de blé où l'agriculteur tranquille moissonne. Elle adore l'institutrice douce qui rayonne au coeur de programmes gris et de néons maladifs.

La beauté est une sauvageonne qui aime les clairières simples de nos forêts et redoute les clubs magiques aux sables stériles, aux sourires glacés, aux colliers de pacotille.

La beauté est ce visage d'opérateur informatique si pur que tout sourit autour de lui. Cette ménagère si sensible que les garçons et les filles du voisinage viennent chez elle goûter.

La beauté se moque bien de ce qu'on la voit, de ce qu'on l'apprécie. Elle rayonne en plénitude, là où sa fleur peut s'ouvrir un peu plus à la vie. Et elle n'est pas limitée par nos cartes de géographie. Elle aime les peuples simples qui se confient à elle. Elle adore les gens aux épidermes de lumière, les vieillards d'autres civilisations de l'âme et du coeur. Elle court, la beauté, d'un continent à l'autre, toujours fleur, toujours surprise, toujours surprenante floraison au coeur de l'indifférence.

La beauté va même voyager jusqu'aux confins des galaxies et pose son sourire d'or sur les lèvres d'êtres si différents qu'ils ne savent pas encore qu'elle les réunit.

Oui, la beauté a aussi le regard de l'ouvrier, de l'émigrant, du malade et du voleur. Elle se cache un peu plus dans les repas d'affaires et rayonne dans les banlieues écrasées de malheur. Oui, l'insolence de la beauté est terrible, terrible douceur au milieu de la dureté.

## LA FUSION DU WESAK

Bientôt la lune sera plénitude. Bientôt avril sera souvenir et mai, le bouquet fleuri. Bientôt, là-haut, viendra fusionner l'essence de l'équilibre. Bientôt chacun sera réjoui en sa plus secrète fibre. Ce n'est pas un temps. Ce n'est pas une fête ordinaire. Ce n'est pas un lieu perdu. C'est une condition originelle qui se reconstitue, intègre. On l'appelait le Wesak, en souvenir peut-être d'une civilisation disparue qui en faisait sa fête. Wesak revient aujourd'hui en plénitude, par les circonstances du destin des hommes, les effets de leurs actes anciens.

Ce Wesak est une expérience si belle qu'elle t'éveille, irrésistible. Et même les êtres endormis à son bras auront quelque rêve, quand la fusion du Wesak viendra vers eux aussi.

Imagine le solstice d'été, si fougueux, si captivant dans sa démesure. Le jour y est trop long, la nuit trop courte. Et le feu brille si fort qu'il pourrait te brûler. Songe à cette Saint-Jean druidique comme à un excès. Les sens se consomment de désir. Et l'illusion ouvre ta cage de ses clefs factices, mais pour si peu de temps, si peu.

Songe à l'équinoxe passé. Il y avait juste assez de jour pour qu'il tienne chaud, de sa couverture d'or, à la frileuse nuit. Il y avait juste assez d'amour pour que le temps continue d'avancer. Et juste assez d'énergie pour que la fièvre vienne se poser sur les

fronts à la sortie de l'hiver. Oui, l'équinoxe était trop chiche, son mars trop austère, guerrier aux colères froides. Sa couche encor dure de l'aubier de décembre. L'équinoxe comptait tes rêves d'hommes, soustrayait tes peurs, préparait, minutieux ton avenir.

Au milieu d'Équinoxe avare et de Solstice licencieux. Entre Mars trop roide et Juin volage. Entre la fièvre fraîche du printemps qui s'annonce et celle, brillante des grâces, de l'été qui réjouit ses filles. Entre le début de l'équilibre et sa consommation... Wesak se fond.

Wesak est cette lune pleine du *Taureau* innocent. Il est le pâturage abondant qui regorge de l'herbe tendre. Il est cette nuit, clair jour. Et cette ondée de bonheur qui caresse la Terre d'Orient en Occident. Wesak est la rencontre de l'équilibre sec et de l'abondance. La fusion de Bouddha, la sagesse, et de Christ, l'amour.

Il unit une fois l'an, l'Orient sage et pur, soucieux de son passé, à l'Occident bénéfique, dispendieux de ses dons. Et de cet enlacement de l'ancien et du nouveau, de cet embrassement naît cette caresse magnifique qui régénère le monde. Un souffle de lumière, Agape avant son ère, vient bruire sur les arbres en fleurs. Et les châtaigniers d'Auvergne respirent le parfum des manguiers austères. Et les chandeliers fleuris des marronniers diffusent leur prière jusqu'aux jacquiers de Sri-Lanka.

Chaque essence communie une nuit, un jour, et un peu plus, avec chaque essence. D'Est en Ouest, comme toujours, une bénédiction fugace touche jusqu'aux âmes qu'elle féconde doucement. Un projet est ainsi présenté aux hommes qui s'en souviendront, peut-être, pour qu'un jour ils décident de prolonger cette extase.

Un élixir qui soigne jusqu'aux veines mauves de la Terre  
endeuillée de ses hommes de fer. Une bénédiction où la tête  
s'unit au coeur, en le corps du monde. Un éther fluide s'étale  
autour de la Terre, nourrissant jusqu'aux monts, jusqu'aux  
océans. L'heure de Wesak a sonné, fête de l'humanité.

*Chant de marguerites :  
un flot de lait sur l'émeraude des choses.*

## COMME UNE ROSÉE

**C**omme une rosée qui paillette les êtres. Comme une porte qui s'ouvre enfin. Comme un fleuve qui coulerait, uni en son lit de pierreries. Et tu songes au solstice de ce présent qui s'étire, immense, vers la voûte te contemplant, en la nudité primordiale.

Et il y a cette pulsation de vie, cet étrange appel qui résonne, et ce sens de l'ouïe vagabond qui t'ouvre, et t'ouvre encor. Et plus ton âme s'étire vers le ciel, plus le passé se dilate en l'instant éternel, plus le vide en toi se fait chant, plus la ligne mélodique de tes airs se fait vent, plus le pouls de ton coeur secret se fait bien-aimé, tu es. Tu deviens. Tu es celui qui fait l'expérience sainte du quotidien qui te brise.

Et il y a cette lueur inouïe d'espoir. Ce trépignement de l'âme qui s'éprend de son soir. Et cette vision d'un *Tulan* magnifique qui s'ouvre. Portail de pierre gravé par une civilisation galactique. Il s'ouvre au dedans de toi, oiseau magique. Et le porche s'ouvre, le gardien te laisse passer. Et tu avances, guidé par l'Ange au bras fraternel.

Et tes pas sont dans l'éternité inscrits. Et il y a un autre univers qui se donne à être connu. Un autre espace plus généreux. Où les clignotements d'étoiles sont plus paisibles. Les chants du vide plus présents. Et où le quotidien s'étire et s'étire encor vers le ciel qui l'attire.

Car chaque difficulté qui te brise est aussi, en un autre plan, porte qui s'ouvre. Et chaque faux pas dans le présent est ailleurs un avancement. Un pas de plus vers le coeur de ton être, temple paisible, qui attend ton retour.

D'errance en errance, tu avances vers ce toi-même qui dors encor, sous la jungle de tes mémoires. De porte en porte, dans l'éternité, tu viens à ce seuil, un parmi tant d'autres, où la vie t'élève vers une découverte de plus. T'es-tu perdu complètement où te retrouves-tu ?

As-tu plongé au coeur de la forteresse du temps, oubliette parmi les oubliettes, où es-tu sorti dans l'éternité qui t'appelle ? Le choix est toujours donné à faire. Tu peux l'appeler celui de la magie ou de...

L'indicible est déjà là. Les mots se sont tus et il ne reste qu'une goutte, une goutte de lumière, rosée, rosée, qui glisse sur la fibre de l'espace.

## LE SCION

Toute expérience appelle croissance, et toute croissance appelle fructification. Tu es scion, tu es rameau fleurissant. Et sur ton bois pousse la feuille qui capte la lumière. Sur ta feuille se reflète l'énergie qui fait vibrer les univers. Tu es branche fleurie et tes fleurs diffusent le parfum qui t'enserme, la radiance chère qui emplit ta sève.

Ta croissance est aussi celle de l'arbre et tes bourgeons s'épanouissent avec les autres, en une lente floraison où chacun attend, écoute, espère, la croissance de l'autre. L'arbre et le printemps sont tes amis, tes maîtres et tes repères. Car tu es en le monde pour t'y fondre, goutte de lumière, et pour suivre de ton onde la paix des vagues. Tu es *avec* le flot, parcelle qui s'étire et étreint les parcelles, paillettes d'or liquide, qui fluent avec toi. Et si ta radiance touche l'éstran d'une île capricieuse, c'est avec toute la mer que tu l'atteins, non seul, car seul tu ne pourrais même t'évaporer, ni bien sûr voyager jusqu'aux tropiques parfumants de ton rêve.

Rameau fleuri, tu appartiens à l'arbre et tu appartiens au printemps qui t'accueille. Rien n'est vraiment *tien*, sinon la beauté que tu incarnes. Tu ne possèdes pas même l'écorce qui t'enserme, pas même l'alcool volatil de ton parfum, pas même la corolle qui te révèle. Tu es ce souffle de radiance, une

émanation florale, et ne peux compter tes atomes en disant tout bas : “ceci est à moi “. Car tu es tout autant à l’arbre qu’au printemps, tout autant à la Terre qui te donne un peu de substance formatrice, qu’au ciel en lequel tu épanches ton aspiration éternelle.

Tu appartiens à la vie et elle te prête les formes que tu veux. Elle te donne le sourire que tu choisis. Et même celui-là ne t’appartient pas. Même ton sourire te fut prêté par quelque ami et tu le lui rendras, un soir, lorsque la lune sera plénitude.

## TAÔ

L'obscur glaciation qui s'écaille ne laisse à mon désir qu'un feu de paille. Au temple de l'être, au souffle des éons offert, palpite, invincible, la rose d'éther. Et, à la guirlande étincelante de l'offrande, se mêle, innocente, insidieux comme le parfum d'un printemps, le souffle de l'Eternité.

Et il y a des embrassades qui s'ignorent, des tourments délicieux où frissonne l'aurore. Et il y a des instants exquis où s'étonne de vivre, apaisé ainsi, le doux chèvrefeuille.

Sur la grève infinie s'étire le flot de tourmaline magique qui pulse son aubade au solstice des êtres. Et, sous les palmiers qui s'échevellent au ciel purpurin, vient un sauvage animal au regard d'airain. C'est le rapace surnois au flambant plumage, à la prunelle d'iridium, aux serres de roi.

Quelque chose de tragique est en train d'agiter la nature inquiète, brisant l'allaitement maternel dans l'aube d'un crépuscule paradoxal. Et il tombe des sanglots de pluie du ciel dévasté. Comme une tonnerre d'oubli au coeur de lait.

Une tunique tissée de perles de jade vient d'exploser, aux orientes de la terre dispersée. Il ne reste qu'un souvenir du géant matière réduit en mémoire d'oubli. Comme un automne magnétique. Comme une laque, comme un stylet qui grave la matrice d'un filigrane étrange. Comme un son de caravelle qui

fendrait l'étrave des océans temporels. Comme une mascarade dans la cour d'un château landais au siècle des anges.

Comme une brume de fiel qui sourdrait sur la terre par les pores du ciel. Comme un devenir qui tarde et qui sonne au cadran de l'église sans tympan. Comme une guerre invisible qui se trame dans le textile des marchandises qui vêtent les regards. Comme une nuance curieuse qui papillonne sur le rebord des pauses de l'espace. Comme un martèlement qui bat sa chamade au coeur d'orage, au corps du hasard, sans foi ni loi.

Une étrangeté faite d'amour vient de déferler sur le sol stérile des hommes doux. Un souffle de labour pénètre jusqu'à la matière qui s'y abandonne. Un poulx de substance végétale cogne au portail du sang des civilisations de l'âme. Et une vipère d'acier pique la promeneuse qui passait, infime irrigation du temps par l'onde de l'éternité.

Il est de ces images qui viennent pour mieux repartir. De ces étonnements qui frémissent pour mieux, ensuite, blêmir. Il est de ces portes qui ne s'ouvrent que pour mieux disparaître, aspirées dans l'évanescence des choses, dans l'alcool dissipatif des élans, dans la rugosité frivole des étangs.

Il y a de ces découvertes qui glacent jusqu'au sang des bêtes. De ces épouvantes de porphyre galactique qui émeuvent en leur aube les nuits les plus indicibles. Et des vaches qui ruminent, inlassablement, les herbes parfumées de prés flamboyant d'une vie plus authentique.

Oui, il y a de ces instants étranges qui gèlent nos reconnaissances. De ces trouvailles terribles qui secouent les chaînes du temps. Et il tonne de ces foudres palpitantes qui déchaînent les passions intérieures, comme des tentes posées dans un désert.

Quelque chose se passe en ton secret, ton être d'élan mystique, immarcescible au sein d'iris.

Une sonorité faite de doute vient claironner au fronton des temples basaltiques. Comme une infinitude étroite qui bout dans sa marmite. Et ta route curieusement se fractionne, en une myriade de sources qui chantonnent.

Oui, comme une guerre de paix vient sournoisement clamer sa louange à l'Éveillé. Comme un concert des klaxons de véhicules cosmiques qui manifestent leur joie pour l'Élu. Un silence galactique fait de rumeur blessée vient converger en ton aqueduc pour l'alimenter de son eau de vie.

Et soudain tout s'est tu. Tu es celui qui fut. Tu es devenu l'un d'eux, l'un de ces silences qui tuent. Tout a chuté. Il n'y a plus qu'une ride d'éternité qui fuit vers une autre galaxie invisible. Un silence fait d'or liquide et transparent s'évapore sur un lac de diamant.

Un choc a fait tilter ta conscience, fragile flipper aux sonnettes insouciantes. Tu as disjoncté pour mieux te fondre en ce qui n'a pas de nom. Tu as renoncé pour être ce qui se renonce, sans renom.

Il est une frange de l'écume du soir qui rejoint la fragile glaciation que les choses préparent. Tu saisis toi aussi ce gel qui prend tout en son étau. Et tu fonds en sa bouche d'éveil comme une hostie sensible. Tu es devenu la salive des dieux, tu n'es qu'une circulation dans le cours des choses qui s'évanouissent, éternelles et bénies.

Tu es l'ange devenu qui se retire dans la nuit, comme un vêtement qui se roule. Tu es la brume des étangs qui se mire dans le ciel. Tu es le la, le sol, le mi. Tu es la note silencieuse qui oublie jusqu'à sa sonorité, jusqu'à son timbre.

Tu n'es même plus un grain de quelque chose. Dans la rupture des lacs de ces mondes, il n'y a plus même un atome d'eau. Tout a disparu. Tout est rien devenu. Plus même un doute auquel accrocher une pensée évanescence, plus même un délicat saule que le vent émeut. Rien que du rien. Et rien en toi pour t'y soustraire.

Tu es exposé à cette totalité qui se nomme univers. Et tu es l'univers devenu. Vide et parfait, négation de la vie qui comprend tout et laisse tout fleurir. Tu es cet instant qui s'est fait creux. Et ce creux tout enlace de son absence de bouche, tout étreint de son absence de corps, tout comprend de son absence de pensée, tout protège de son absence de lumière.

Il n'y a rien et tu es cela devenu, jusqu'au néant qui est toi-même en le souffle de l'éternel.

*« Lumière de la lumière et vie de la vie :  
je suis l'énergie qui emplit tout l'espace.*

*Me sentez-vous ? »*

Marc Bosche. Copyright 1988-1994-2007.

*Some rights reserved*, licence Creative Commons 2.0

Les textes de cet ouvrage ont été préalablement publiés sous le  
titre “Les Trombes du Silence”.

ISSN 1159-876X

ISBN 2-9506443-9-2